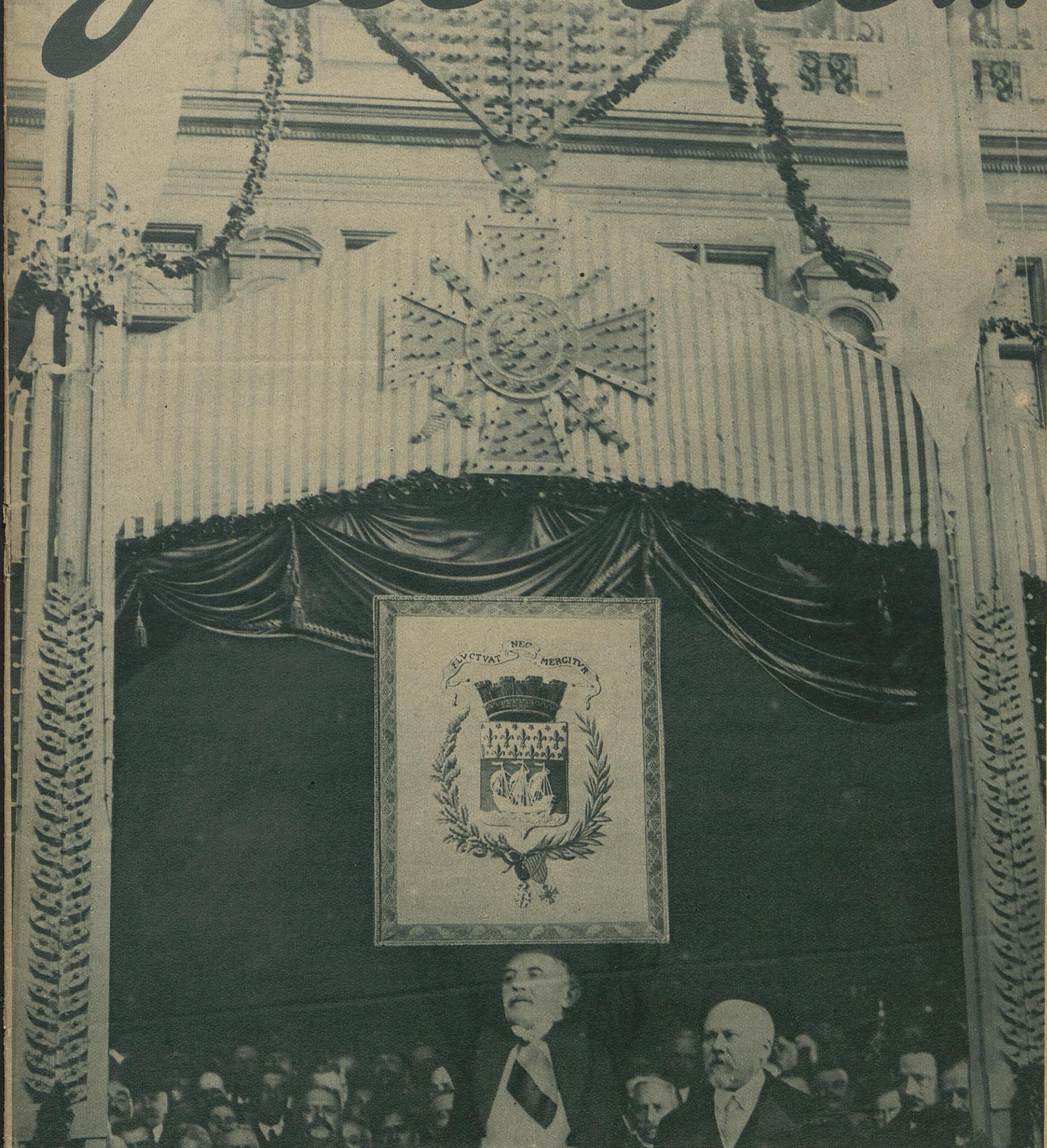


J'ai vu...



PARIS REÇOIT LA CROIX DE GUERRE

M. Evain, p^{nt} du Conseil municipal, montre à la foule le nouveau blason de Paris

F.P.H.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (Cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.

Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906).

Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. **Il a fait sa propre réclame.**

Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes

:: ELIXIR, POUDRE, PATE & SAVON ::

Seuls Fabricants : Compagnie du CRESSOL --- BORDEAUX, PARIS, LONDRES

LABORATOIRES : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France).

Dépôt à Paris : *Dartigues et Mercier*. 13-15, Rue des Petites-Écuries

— GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX —

TOUS ceux qui voyagent en Chemin de fer,
TOUS ceux qui ont à soutenir un procès
en responsabilité d'accident, de retard, de
perte ou vol de colis par la faute d'une
Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études des références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, L'Édition Française Illustrée, rue de Provence, 30.
A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47 ; MM. FERET, rue de Grassi, 9 ; MOLLAT, Galerie bordelaise ; MICHEL, Intendance, 38 ; CISNÉROS, rue Dauphine, 4 ; BORY, cours Pasteur, 10 ; et Salles des dépêches de la Petite Gironde.

MALADIES DE LA FEMME

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.



Exiger ce portrait

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une fonction qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits).

435.

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est *orthographique* ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire *orthographique* aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi *élégante*, aussi *pratique* et pour un prix aussi *minime*.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

5^e Année. — N° 226.

Le N° : 60 cent. (Tous les vendredis.)

24 OCTOBRE 1919.

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Étranger (Union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)

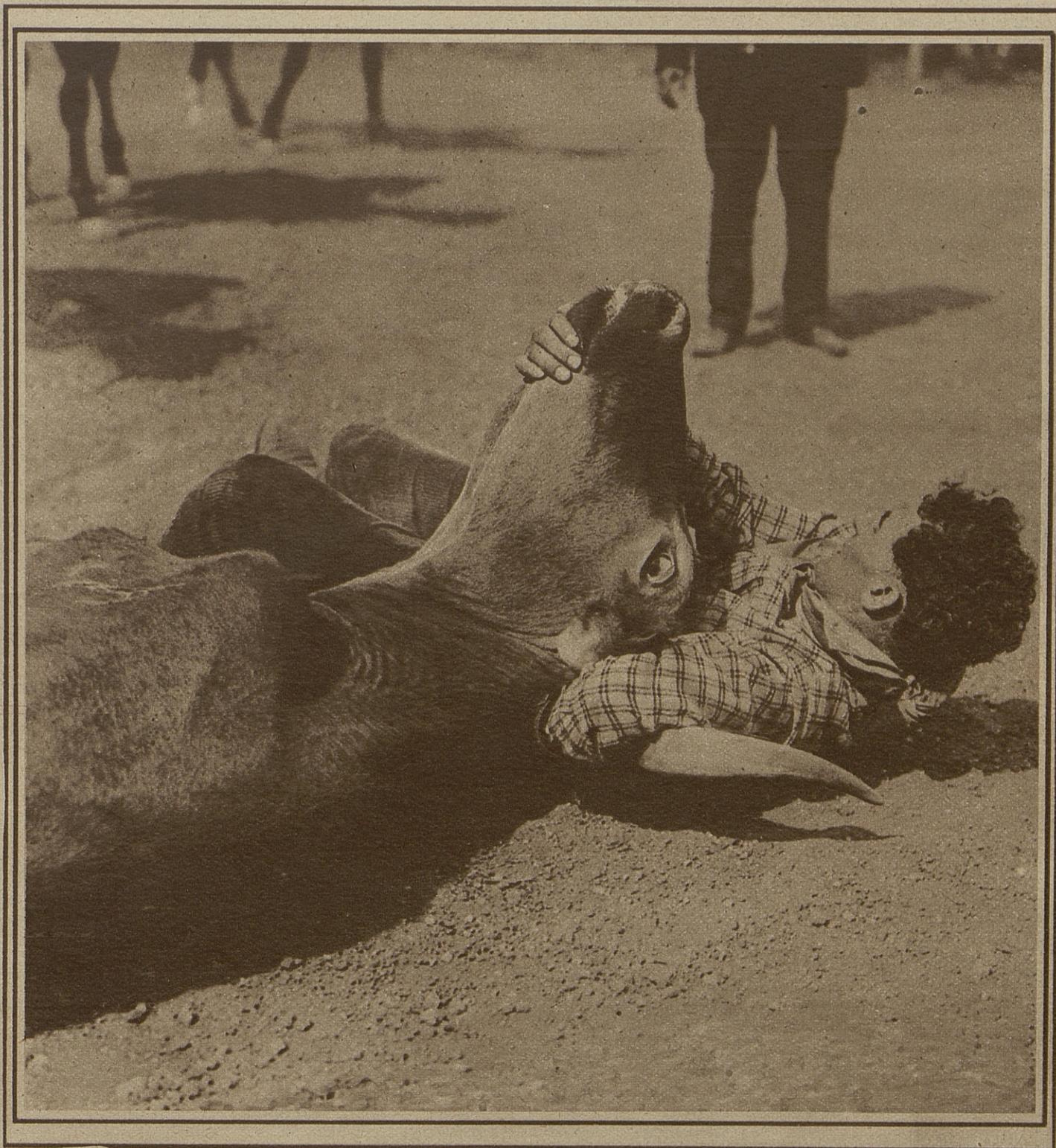
J'ai vu...

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919 by L'Édition Française Illustrée, Paris.)

**COMME URSUS. — UN ATHLÈTE PREND UN TAUREAU
PAR LES CORNES ET LE DESCEND**



Un athlète américain qui est aussi un comédien réputé, Fred Stone jette à terre un taureau après une lutte où sa vie fut plusieurs fois en péril.



Trois documents de modes, d'une admirable pureté de ligne et d'une suprême élégance.

(Cl. Wyndham)

AU-DESSUS DES PARTIS⁽¹⁾

L'ANGLETERRE, l'Italie, la Roumanie, les États-Unis, le Japon, plus de vingt autres, nous ont apporté leur appui militaire ou économique dans le conflit. A chacune de ces interventions se faisait pour nous plus claire l'interdépendance des peuples devant les grandes questions vitales de chacun d'eux. Il n'y eut plus une seule question française qui n'apparût liée à nos relations avec l'étranger. Ce changement de point de vue est une véritable révolution psychologique nationale.

La guerre en a opéré une autre, non moins évidente : elle nous a appris que si nous tenions de près à presque toute la terre, nous formions

(1) Le commencement de cet article a paru dans notre dernier numéro.



UNE DES DERNIÈRES SÉANCES DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS QUI S'EN VA.

aussi un bloc français, dont chacun de nous était inséparable. En présence du fait patriotique, les thèmes de nos oppositions particulières s'évanouirent. Nous conçûmes leur néant ou leur puérité. La tranchée ne demandait pas aux poilus ce qu'ils pensaient de l'école laïque ou de l'école libre, du radicalisme ou du socialisme, l'hôpital non plus, l'usine non plus. On pensait à la France et cela suffisait. Pendant cinq ans, en dépit des exceptions qui confirment la règle, les braves gens de France ont pratiqué la coopération. Ils en ont pris l'habitude. D'instinct, aujourd'hui, ils cherchent ce qui les fortifie l'un par l'autre et repoussent ce qui les sépare. L'uni-

fication en marche de nombreux programmes électoraux; d'étiquettes diverses devance la manifestation de sentiments qui, peu à peu, montent au jour.

Dans l'incertitude présente, une certitude se dégage, qu'il existe une foule d'intérêts nationaux essentiels, dont la préservation n'a rien à voir avec ce qu'on nommait jusqu'ici les partis politiques. La guerre en a révélé une partie dans leurs exigences brutales, la paix en révèle d'autres qui ne sont pas moins impératifs. Les politiciens qui tâchent de propager les anciennes formules ressemblent au pédant de la fable de La Fontaine : « L'Enfant et le Maître d'école ». Comme l'angoisse de 1914 nous faisait imposer silence aux fauteurs de dissensions, celle de 1919, qui travaille plus ou moins obscurément nos cœurs, nous pousse à leur dire avec le fabuliste : « Eh ! mon ami, tire-moi de danger ! tu feras, après, taharanguer ».

Les régions les plus productives de la France sont détruites. Il faut remettre les mines en état d'exploitation, reconstruire les usines effondrées, ramener dans le pays la main-d'œuvre, rétablir les voies ferrées et les voies navigables, relever les villes et les villages. Peu importe que le réparateur soit radical, progressiste de droite ou de gauche; une seule chose importe sur ce point : que les pays dévastés par la guerre soient, au plus vite, restaurés par la paix.

Des grèves récentes ou prévues mettent en cause l'avenir de notre production, au moment où il se joue sur la reprise plus ou moins rapide de notre activité industrielle. Il est évident, pour chacun, que la lutte des classes, l'opposition du capital et du salaire, nous mènerait, en se prolongeant, à la faillite de l'un et de l'autre. Ce ne sont pas les doctrines de parti qui résoudreont le problème; elles seront évidemment impuissantes à trouver la solution qui obligera les forces en présence à collaborer au lieu de se battre. Un seul mot peut les réunir, car il appartient aux deux partis, sans être l'apanage d'aucun, et ce mot est : travail.

Nous souffrons d'une bureaucratie routinière, d'une administration toujours en retard d'une idée ou de quelques années. Le jour où elles réalisent leurs projets, il y a beau temps que ceux-ci ne correspondent plus aux besoins : les ports ou les canaux au tonnage des bateaux, les voies ferrées au trafic, le métro ou les bureaux de poste à l'affluence du public. Pour réintégrer l'initiative dans les organismes endormis, ce n'est ni un républicain de droite, ni un socialiste unifié qui apparaît nécessaire, mais un homme de bonne volonté qui s'applique à la besogne et non aux théories.

Nos charges financières sont écrasantes : le seul remède, le seul salut est de produire. Les hommes capables d'organiser la production ne peuvent être que des gens d'affaires. Leurs opinions politiques n'ont rien à voir dans le fait de constituer des stocks de matières, de rajourner l'outillage industriel, d'éviter le gaspillage et de régulariser le rendement. La

juste répartition des impôts, l'assiette du budget sur les possibilités de chacun ne dépendent pas du point de l'hémicycle où siège le responsable. Il s'agit ici de réalités et de compétence.

Lorsqu'un chef de famille nombreuse vient vous dire : « Mes enfants représentent pour l'Etat la plus sûre richesse, des revenus certains, un profit et une défense. L'Etat, en retour, m'accable sous des charges, directement et indirectement, que n'a pas le célibataire ». Répondez-vous à cet homme : « Que pensez-vous de la constitution de 1875 ? » Il rétorquera : « Aidez-moi d'abord. Nous parlerons politique après, si j'ai le temps ».

De quelque côté qu'on se tourne, des problèmes nationaux se posent en dehors de toute politique, au sens courant du mot : la

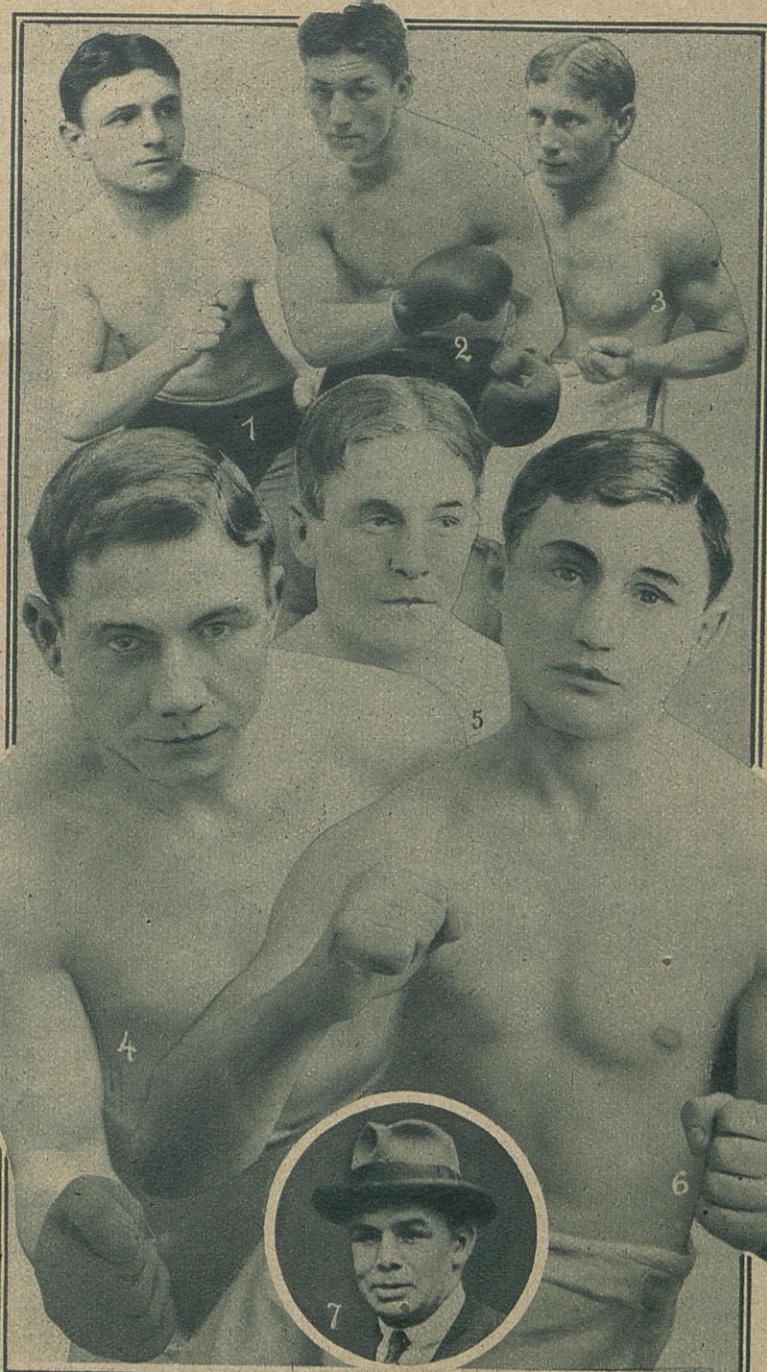
mise en valeur de notre domaine colonial, l'alcoolisme, la tuberculose ou les transports. Ce que l'industrie, le commerce, l'employé, l'ouvrier, le bourgeois, le prolétaire, le journaliste et le journalier réclament, ce sont des trains de marchandises et une flotte marchande qui apportent et emportent les objets nécessaires à leur vie : que la main qui les lui donnera soit blanche ou bleue ou rouge, il n'en a cure : elle sera pour lui la main vraiment française.

Les questions économiques nous pressent aujourd'hui, de telle façon qu'elles nous obligent à nous mettre pour ainsi dire au-dessus de nous-mêmes. Nous savons que de nos conventions avec l'Angleterre, l'Amérique du Nord et celle du Sud, les Polonais, les Roumains ou les Tchéco-Slovaques dépendent la prospérité de nos provinces et le gagne-pain de nos ouvriers. La paix nous fait solidaires du monde au même titre, quoique dans d'autres conditions, que la guerre. Les discussions préliminaires ou postérieures au traité, le fonctionnement éventuel de la Ligue des nations, expression symbolique du temps moderne, en ont répandu la vision jusqu'aux fonds obscurs de la conscience sociale. Les querelles de partis prennent, d'aussi haut, leur vraie valeur : des mots, des mots, disait Hamlet. Et nous voulons des réalités.

La réalité politique, c'est l'exclusion des incompétences, des bavards, des bluffeurs, des paresseux, des mercantis, des égoïstes et des prévaricateurs. C'est l'adoption de la valeur et du caractère. C'est aussi la mort de l'esprit de parti. Souhaitons qu'il meure. Nous en avons tous assez. Sur les questions confessionnelles, la guerre a fait la trêve et les gens sincères de tous bords ont dès maintenant résolu le conflit par la liberté. Je ne vois qu'un achoppement sérieux à faire disparaître : la rencontre de l'étatisme avec l'initiative individuelle. L'équilibre ne pourra s'établir en ce point que par une vue claire et élevée des intérêts en opposition et par une autorité forte. Là encore, nous ne ferons face aux difficultés qu'en nous débarrassant des formules au profit des grands besoins nationaux.

En 1914, nous n'étions pas préparés à la guerre. Nous l'avons pourtant gagnée, en dépit des circonstances, parce que la tâche essentielle de nous défendre a brusquement réduit à leur néant nos effervescences secondaires. En 1919, nous ne sommes nullement préparés à la paix, et voici qu'elle dresse à nos yeux des difficultés immenses. Nous n'avons plus à défendre notre territoire, nous avons à vivre et à prospérer. Cette tâche essentielle doit réduire à leur néant nos logomachies renaissantes. Elle exige le coude à coude. L'esprit de parti, qui divise, n'a pas de place dans cette concentration des volontés nationales. Les politiciens eux-mêmes le sentent. La politique des partis a fait son temps. La réalité les dépasse. Elle force tous les partis à s'y adapter. Les intérêts vitaux de la France sont au-dessus d'eux.

JACQUES DUVAL.



SUR LE RING. — LA SEMAINE DE BOXE.

En attendant la sensationnelle rencontre de Carpentier (2) et de Beekets (7) où se disputera le championnat du monde, les amateurs de boxe ont pu applaudir ces derniers jours quelques athlètes du noble jeu : (1) Papin, (3) Prunier, (4) Marcel Denis, (5) Badoud, (6) Marcel Thomas.



LA FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS DE CULTURE PHYSIQUE FÊTE AU TROCADÉRO LE RETOUR DE SES INSTRUCTEURS (12 octobre).

UN LACHE (suite)

Quand il aperçut son visage reflété dans le verre poli, il se reconnut, à peine, et il lui sembla qu'il ne s'était jamais vu. Ses yeux lui parurent énormes; et il était pâle, certes, et il était pâle, très pâle.

Il restait debout en face du miroir. Il tira la langue comme pour constater l'état de sa santé, et tout d'un coup cette pensée entra en lui à la façon d'une balle :

— Après-demain, à cette heure-ci, je serai peut-être mort.

Et son cœur se remit à battre furieusement.

— Après-demain à cette heure-ci, je serai peut-être mort. Cette personne en face de moi, ce moi que je vois dans cette glace, ne sera plus. Comment ! me voici, je me regarde, je me sens vivre, et dans vingt-quatre heures je serai couché dans ce lit, mort, les yeux fermés, froid, inanimé, disparu.

Il se retourna vers la couche et il se vit distinctement étendu sur le dos dans ces mêmes draps qu'il venait de quitter. Il avait ce visage creux qu'ont les morts et cette mollesse des mains qui ne remueront plus.

Alors il eut peur de son lit et, pour ne plus le regarder, il passa dans son fumoir. Il prit machinalement un cigare; il alla vers la sonnette pour réveiller son valet de chambre; mais il s'arrêta, la main levée vers le cordon :

— Cet homme va s'apercevoir que j'ai peur.

Et il ne sonna pas, il fit du feu. Ses mains tremblaient un peu, d'un frémissement nerveux, quand elles touchaient les objets. Sa tête s'égarait; ses pensées troubles devenaient fuyantes, brusques, douloureuses; une ivresse envahissait son esprit comme s'il eût bu. Et sans cesse il se demandait :

— Que vais-je faire? Que vais-je devenir?

Tout son corps vibrail, parcouru de trépidations saccadées; il se releva et, s'approchant de la fenêtre, ouvrit les rideaux.

Le jour venait, un jour d'été. Le ciel rose faisait roses la ville, les toits et les murs. Une grande tombée de lumière tendre, pareille à une caresse du soleil levant, enveloppait le monde réveillé; et, avec cette lueur, un espoir gai, rapide, brutal, envahit le cœur du vicomte! Était-il fou de s'être laissé ainsi terrasser par la crainte, avant même que rien ne fût décidé, avant que ses témoins eussent vu ceux de ce Georges Lamil, avant qu'il sût encore s'il allait seulement se battre?

Il fit sa toilette, s'habilla et sortit d'un pas ferme.

◆ ◆ ◆

Il se répétait, tout en marchant :

— Il faut que je sois énergique, très énergique. Il faut que je prouve que je n'ai pas peur.

Ses témoins, le marquis et le colonel, se mirent à sa disposition, et après lui avoir serré énergiquement les mains, discutèrent les conditions.

Le colonel demanda :

— Vous voulez un duel sérieux?

Le vicomte répondit :

— Très sérieux.

Le marquis reprit :

— Vous tenez au pistolet?

— Oui.

— Nous laissez-vous libres de régler le reste?

Le vicomte articula d'une voix sèche, saccadée :

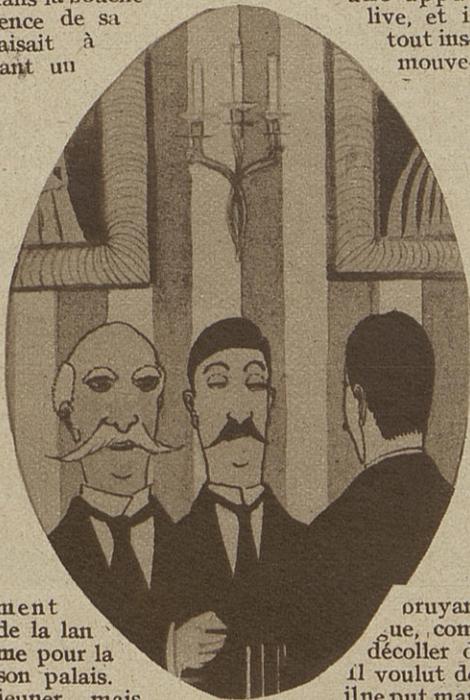
— Vingt pas, au commandement, en levant l'arme au lieu de l'abaisser. Echange de balles jusqu'à blessure grave.

Le colonel déclara d'un ton satisfait :
Ce sont des conditions excellentes. Vous tirez bien, toutes les chances sont pour vous.

Et ils partirent. Le vicomte rentra chez lui pour les attendre. Son agitation, apaisée un moment, grandissait

(1) Voir le commencement dans notre précédent numéro.

maintenant de minute en minute. Il se sentait le long des bras, le long des jambes, dans la poitrine, une sorte de frémissement, de vibration continue; il ne pouvait tenir en place, ni assis, ni debout. Il n'avait plus dans la bouche une apparence de sa fièvre, et il faisait à tant un tout insou-



VINGT PAS
AU COMMAN-
DEMENT.

ment de la lan- ue, com-
me pour la ue, com-
son palais. décoller de
jeuner, mais il voulut dé-
ger. Alors l'i ilne put man-
de boire pour dée lui vint
courage, et il se donner du
et il se fit appor-
un carafon de rhum dont
il avala, coup sur coup, six
petits verres. Une chaleur,
pareille à une brûlure, l'envahit, suivie
d'un étourdissement de l'âme.

Il pensa :
— Je tiens le moyen. Maintenant ça va bien.

Mais au bout d'une heure il avait vidé le carafon, et son état d'agitation redevenait intolérable. Il sentait un besoin fou de se rouler par terre, de crier, de mordre. Le soir tombait.

Un coup de timbre lui donna une telle suffocation qu'il n'eut pas la force de se lever pour recevoir ses témoins.

Il n'osait même plus leur parler, leur dire « bonjour », prononcer un seul mot, de crainte qu'ils ne devinassent tout à l'altération de sa voix.

Le colonel prononça :

— Tout est réglé aux conditions que vous avez fixées. Votre adversaire réclamait d'abord les privilèges d'offensé, mais il a cédé presque aussitôt et a tout accepté. Ses témoins sont deux militaires. Le vicomte prononça :



IL LE TROUVA MORT.

— Merci.

Le marquis reprit :

— Excusez-nous si nous ne faisons qu'entrer et sortir, mais nous avons encore à nous occuper de mille choses. Il faut un bon médecin, puisque le combat ne cessera qu'après blessure grave, et vous savez que les balles ne badinent pas. Il faut désigner l'endroit, à proximité d'une maison pour y porter le blessé si c'est nécessaire, etc.; enfin, nous en avons encore pour deux ou trois heures.

◆ ◆ ◆

Quand il se sentit seul de nouveau, il lui sembla qu'il devenait fou. Son domestique ayant allumé les lampes, il s'assit devant sa table pour écrire des lettres. Après avoir tracé au haut d'une page : « Ceci est mon testament... » il se releva d'une secousse et s'éloigna, se sentant incapable d'unir deux idées, de prendre une résolution, de décider quoi que ce fût.

Ainsi, il allait se battre ! Il ne pouvait plus éviter cela. Que se passait-il donc en lui? Il voulait se battre, il avait cette intention et cette résolution fermement arrêtées; et il sentait bien, malgré tout l'effort de son esprit et toute la tension de sa volonté, qu'il ne pourrait même conserver la force nécessaire pour aller jusqu'au lieu de la rencontre. Il cherchait à se figurer le combat, son attitude à lui et la tenue de son adversaire.

De temps en temps, ses dents s'entrechoquaient dans sa bouche avec un petit bruit sec. Il voulut lire, et prit le code du duel de Châteauvillard. Puis il se demanda :

— Mon adversaire a-t-il fréquenté les tirs? Est-il classé? Comment le savoir?

Il se souvint du livre du baron de Vaux sur les tireurs au pistolet, et il le parcourut d'un bout à l'autre. Georges Lamil n'y était pas nommé. Mais cependant si cet homme n'était pas un tireur il n'aurait pas accepté immédiatement cette arme dangereuse et ces conditions mortelles?

Il ouvrit, en passant, une boîte de Gastinne Renette posée sur un guéridon et prit un des pistolets, puis il se plaça comme pour tirer et leva le bras. Mais il tremblait des pieds à la tête et le canon remuait dans tous les sens.

Alors, il se dit :

— C'est impossible. Je ne puis me battre ainsi.

Il regardait au bout du canon ce petit trou noir et profond qui crache la mort, il songeait au déshonneur, aux chuchotements dans les cercles, aux rires dans les salons, au mépris des femmes, aux allusions des journaux, aux insultes que lui jeteraient les lâches.

Il regardait toujours l'arme, et, levant le chien, il vit soudain une amorce briller dessous comme une petite flamme rouge. Le pistolet était demeuré chargé, par hasard, par oubli. Et il éprouva de cela une joie confuse, inexplicable.

S'il n'avait pas devant l'autre la tenue noble et calme qu'il faut, il serait perdu à tout jamais. Il serait taché, marqué d'un signe d'infamie, chassé du monde ! Et cette tenue calme et crâne, il ne l'aurait pas, il le savait, il le sentait. Pourtant il était brave, puisque... La pensée qui l'effleura ne s'acheva même pas dans son esprit; mais, ouvrant la bouche toute grande, il s'enfonça brusquement, jusqu'au fond de la gorge, le canon de son pistolet, et il appuya sur la gâchette...

Quand le valet de chambre accourut, attiré par la détonation, il le trouva mort, sur le dos. Un jet de sang avait éclaboussé le papier blanc sur la table et faisait une grande tache rouge au-dessous de ces quatre mots :
« Ceci est mon testament. »



A PRÈS une abstinence qui a duré plus de cinq ans, les friands d'émotions électorales vont pouvoir s'en donner à cœur joie. Songez donc : tout le personnel à élire, depuis le conseiller municipal jusqu'au président de la République. En attendant ces liesses, je dédie les quelques anecdotes qui vont suivre aux futurs candidats. Elles leur serviront peut-être, car il n'apparaît point que la guerre ait changé nos mœurs politiques. Et, comme jadis, électeurs et élus continueront à s'enguirlander d'une manière toute rabelaisienne.

Un soir que Camille Pelletan tenait réunion dans un préau des écoles du X^e arrondissement, un de ses auditeurs le traita de fumiste.

— Fumiste, répondit Pelletan, je ne le serai jamais assez pour ramoner tous les fourneaux qui se trouvent ici.

Je ne sais plus quel autre candidat se trouva, dans les mêmes conditions, qualifié de « vieux cochon » par un électeur mécontent.

Celui auquel s'adressaient ces paroles était, en effet, vieux, très vieux. Les cheveux étaient de neige et ce fut d'une voix désabusée et mélancolique qu'il répliqua :

— Citoyen, si je ne me trompe, vous venez de me traiter de « vieux cochon » ?

— Et je le maintiens...

— Vous me flattez beaucoup, camarade ; vieux, hélas ! je le savais, mais cochon, je ne le croyais plus...

Ce sont là jeux de réunion qui amusent un moment une salle et qui valent quelquefois au candidat un succès, que ne lui apportent pas ses théories, si belles soient-elles.

L'essentiel, en effet, au cours d'une campagne électorale, n'est pas d'avoir raison, mais d'avoir assez d'esprit pour mettre les rieurs de son côté. L'histoire suivante en est la preuve.

C'était en Avignon la Papale. Deux candidats, MM. Pourquery de Boisserin et Couloudre, se battaient pour le siège de député avec une ardeur implacable. Réciproquement, ils se reprochaient tout ce qu'on peut, ou, plutôt, tout ce qu'on ne peut pas imaginer. Par affiches, ils s'accusaient mutuellement des pires infamies. Ils avaient épuisé l'arsenal des injures les plus grossières... Survint, comme dans la fable, un troisième... candidat, M. Amie, qui fit apposer l'affiche suivante :

« Citoyens,

« Si tout le mal que Pourquery de Boisserin

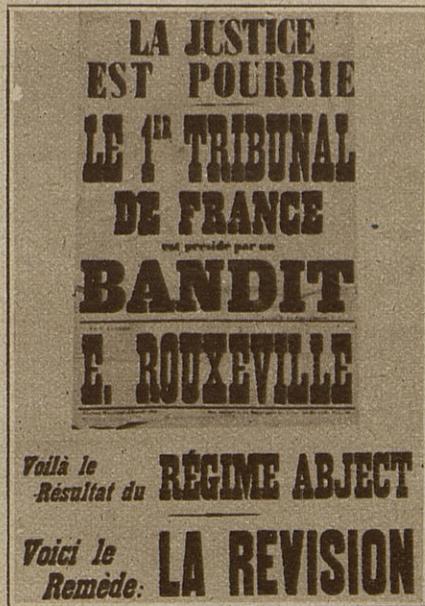


CEUX QU'ON VA REVOIR DEVANT LES PORTES DES SALLES DE VOTE.

dit de Couloudre est vrai, Couloudre est indigne d'être député.

« Si tout le mal que Couloudre dit de Pourquery de Boisserin est vrai, Pourquery de Boisserin est indigne d'être député.

« Si tous deux disent vrai, tous deux sont indignes d'être députés.



UNE AFFICHE ÉLECTORALE TYPE: ON Y RETROUVE LES INJURES VÉHÉMENTES QUI SONT MÈNE-MONNAI ENTRE CANDIDATS DES PARTIS ADVERSES.

« Votez donc pour M. Amie qui, de l'avis unanime, est un honnête homme. »

Or, qu'advint-il ? Les deux premiers candidats récoltèrent les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des suffrages ; Pourquery de Boisserin ne fut battu que de quelques centaines de voix par Couloudre. Le probe Amie, lui, resta sur le carreau avec un nombre de voix dérisoire.

Pareille mésaventure arriva en 1914, au citoyen Vaine, qui se présentait dans la huitième circonscription de Saint-Denis contre le citoyen Voilin, député sortant. Le prospectus que Vaine avait fait distribuer à ses électeurs était pourtant bien touchant. Il commençait ainsi :

IL A PRIS MA FEMME ;
DONNEZ-MOI SON SIÈGE.

Et douloureusement, l'ouvrier Vaine précisait :

« Voilin s'est introduit chez moi, sous prétexte de me faire adhérer au parti socialiste. J'ai eu la naïveté de le recevoir en ami. Comme récompense, il a enlevé ma femme. Je ne la pleure pas. Mais la conduite de Voilin n'en est pas moins indigne.

« Je ne suis pas bien capable, mais je vaudrais tout de même mieux que lui. Et pour faire à la Chambre ce qu'il a fait, j'en ferais autant. »

Au nombre de 7.071, les électeurs de la huitième circonscription de Saint-Denis répondirent, le 26 avril à cet appel en donnant leurs voix à Voilin, qui fut réélu.

« Pas de Vaine ! » aurait dit Sganarelle.

La période électorale de 1914 fut particulièrement féconde en candidatures fantaisistes.

La troisième circonscription de Toulon vit surgir la candidature de la beauté. C'était celle de M. Siméon Gueit, qui s'adressait en ces termes au corps électoral :

« Sollicité par quelques amis auxquels j'expliquai dernièrement comment d'Annunzio, poète italien, se faisait élire député, je pose ma candidature. Mon programme est tout simple : je m'intitule candidat de la beauté. D'Annunzio n'eut pas d'autre étiquette.

« Je n'escompte pas le plaisir d'être élu, mais j'aurai plaisir à représenter une curiosité qui ne le sera pas par les candidats en présence. »

A Montpellier, les étudiants accordèrent leurs encouragements précieux et leur appui enthousiaste à M. Vialettes qui se présentait avec un programme social et politique agré-

menté d'une partie musicale. Il demandait que « dans les œuvres lyriques on ne fasse pas des coupures sacrilèges et qu'on les respecte comme les monuments historiques, car un opéra est un monument musical. »

M. Vialettes faisait d'ailleurs sa campagne d'une manière originale, inédite et peu coûteuse. Comme il commandait aux esprits, il avait des « doubles », exactement six, qui allaient par les villages propager ses doctrines. Il faisait des consultations hypnotiques et obtenait des réponses encourageantes sur le succès de sa candidature.

A Nérac, ce fut M. Bétuing, président fondateur inamovible de la Ligue de la ligne droite, qui fut le candidat gai. Son programme était simple

LE TANGO ÉLECTORAL

Politique, Artistique, Financier, Parlementaire et Social

Le titre d'un journal électoral aux élections de 1914. Il ne manquait pas de fantaisie.

rencontre : « Ça va ? — Ça va ! » Et une grosse main molle et moite s'immisce entre vos doigts qui n'en ont que faire. Pourquoi?... Pourquoi? Si cette main est celle d'un indifférent? Si cette main, une fois le dos tourné, se livre contre vous à des manifestations inamicales? »

Comme on le voit, M. Bétuing était un philosophe. Mais poètes et philosophes n'ont point leur place au Palais-Bourbon. Le candidat de la ligne droite fut battu... à mains plates.

Hégésippe Simon, de joyeuse mémoire, ce personnage imaginaire auquel notre confrère *Fantasio* voulut un jour faire élever une statue dans un petit village d'Indre-et-Loire comme étant le Précurseur du Radicalisme et qui, dans ce but, recueillit l'adhésion d'hommes politiques en vue, obtint en mai 1914 les honneurs du suffrage universel à Cambrai, où quelques humoristes avaient en l'idée d'opposer sa candidature à celle du député radical sortant, Albert Le Roy. Ce dernier avait accepté autrefois d'être membre du Comité Hégésippe Simon, et c'est ce qui justifiait la fumisterie qui eut d'ailleurs un succès fou. On se disputa les bulletins d'Hégésippe, et ce dernier semblait devoir remporter une victoire sensationnelle sur son concurrent. La sous-préfecture s'émut et mit la police en mouvement pour faire la chasse aux détenteurs des bulletins d'Hégésippe Simon, dont plusieurs furent même consignés au poste durant quelques heures. Le député sortant l'emporta cependant par 12.038 voix contre 8.495 à Hégésippe Simon. Mais l'alarme avait été chaude dans le camp radical et on en rit longtemps au Palais-Bourbon.

A Montmartre, on vit en 1914 un candidat fantaisiste, notre confrère Raoul Sabattier, du *Journal*, qui pour protester contre les frais électoraux entreprit de faire son affichage lui-même. Un pot de colle d'une main, un ballot d'affiches sous le bras, notre confrère qui, dans les réunions publiques où il combattait le député sortant, le socialiste Rouanet, remportait quelques beaux succès oratoires

pour un homme peu habitué aux réunions publiques, couvrit le quartier des Grandes Carrières de placards illustrés... par Poulbot, le père des gosses.

Raoul Sabattier, en tant que candidat afficheur, n'avait fait que suivre l'exemple de Pascal Ceccaldi, le député de l'Aisne, mort il y a quelques mois, qui, en 1906, avait affiché

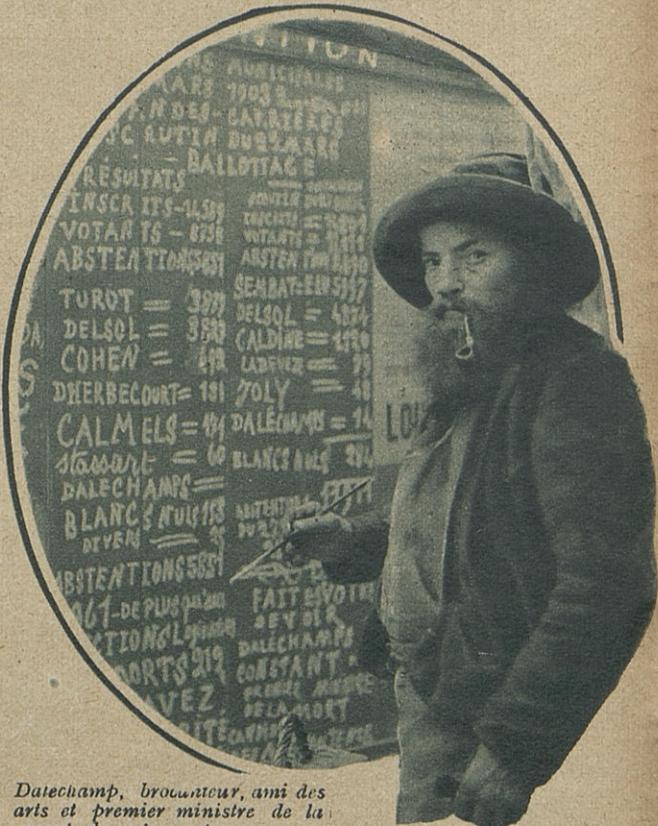
lui-même sur les murs ses professions de foi. Paris eut aussi, en 1914, un candidat dont le programme ne manquait pas d'originalité : c'était Daléchamp, brocanteur, ami des arts et premier ministre de la mort.

Le candidat Daléchamp réclamait avant tout le déplacement des cimetières et l'aménagement des gares du métropolitain en piscines. Sans doute, les électeurs de Montmartre



Raoul Sabattier placardant lui-même ses affiches avec l'artiste Poulbot.

« Plus de congratulations mensongères ! » Foin des chapeaux soulevés à bout de bras bénisseurs et planant d'une façon ridicule en des attitudes diverses : « Arrière les formules banales de la politesse au bas des lettres ! » Et surtout... Oh ! surtout, suppression absolue de la poignée de main. Que signifie, en effet, ce contact répété des épidermes que nous sommes contraints de subir? On se



Daléchamp, brocanteur, ami des arts et premier ministre de la mort, devant son programme.

tenaient-ils plus à leurs cimetières qu'à des piscines: ils ne donnèrent que trois voix à Daléchamp. Trois farceurs seulement sur la Butte? C'était peu... il y a cinq ans. Ce serait trop aujourd'hui. Car, depuis le jour où le rideau tomba sur le dernier acte de la comédie bouffe que furent les dernières élections, il s'est joué une terrible et sanglante tragédie dont nous devons nous souvenir.

ALBERT DIERNE.



Un cheval portant une profession de foi.



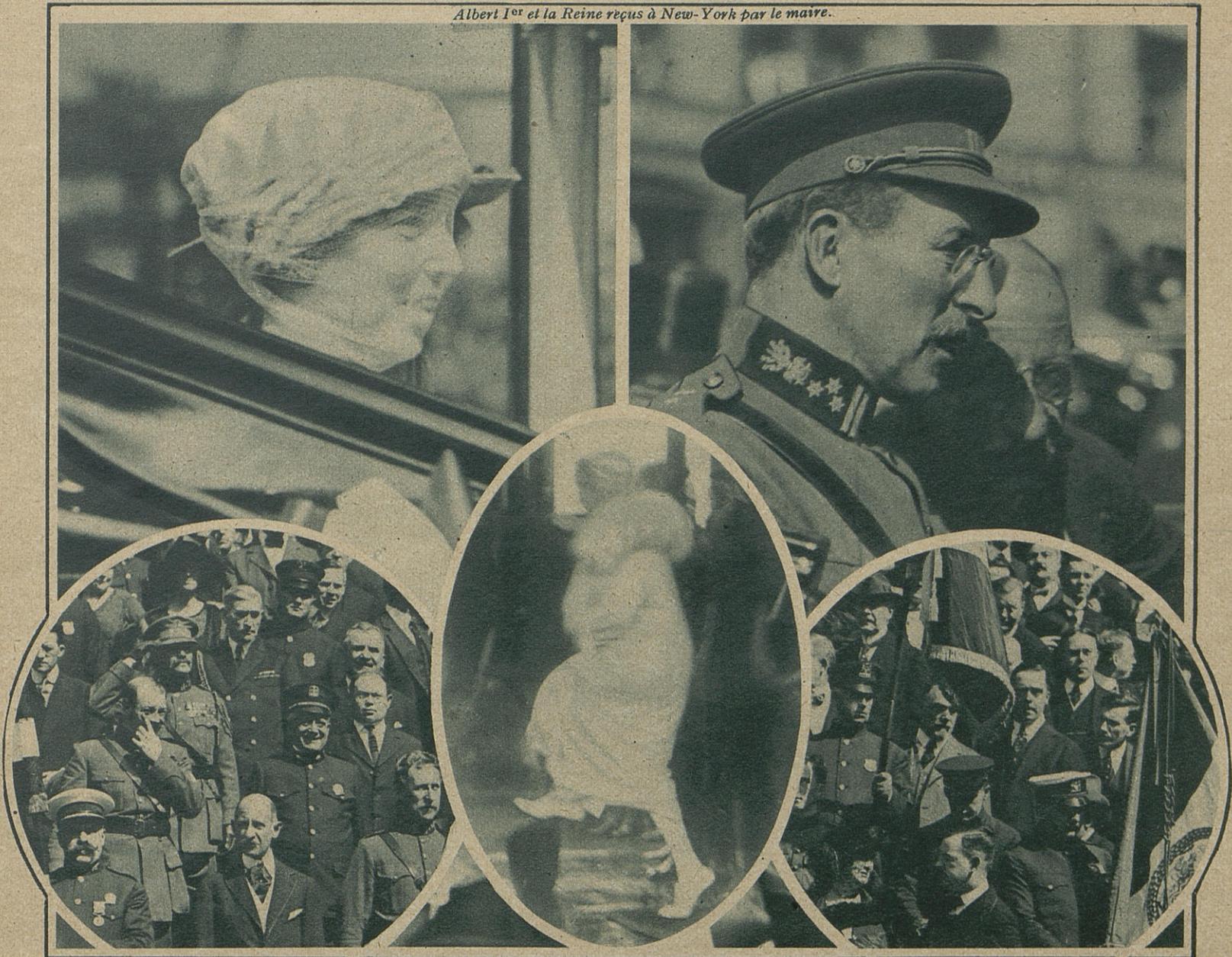
Daléchamp ajoutant quelques articles à son programme.



Un coq qui recommande de voter pour un candidat.

LE ROI ET LA REINE DES BELGES AUX ÉTATS-UNIS

Albert I^{er} et la Reine reçus à New-York par le maire.



Le roi (à droite) à bord du George-Washington.

La Reine Henriette montant en auto à Hoboken.

Délégations au-devant des souverains.

Le roi-soldat et sa gracieuse épouse la reine Henriette de Belgique ont été l'objet à leur arrivée sur le sol américain d'une réception enthousiaste. Dans toutes les villes des États-Unis que les souverains de la vaillante nation

ont visitées, la foule se pressait sur leur passage, leur jetant des fleurs, le acclamant à perdre haleine pour bien leur montrer combien leur héroïsme et leur abnégation durant près de cinq années avaient fait l'admiration du monde

LES HASARDS ET LA VIE : L'ARRÊT

Un train ébranlait la campagne dans la nuit et M^{me} de Sarcellys portant sa lampe qu'elle abritait d'une belle main illuminée nous quitta et disparut derrière les glycines de la rampe.

Son mari et moi demeurâmes encore un peu dans le jardin.

Il se renversa dans son fauteuil d'osier et regarda vers la fenêtre.

Une ombre y passait derrière les rideaux, puis la lumière s'éteignit, le vent froissa le lierre du mur et il n'y eut plus, dans le parc, que ce bruit soyeux pareil à celui d'une jupe sur des feuilles.

— Mon cher, commença M. de Sarcellys, je fête ce soir le vingtième anniversaire d'un jour qui compte dans ma vie. J'ai donné ce jour-là le coup de barre qui orienta mon existence.

Il y a vingt ans, à six heures du matin, j'étais avec ma maîtresse dans l'express qui s'arrêtait quelques minutes à la station voisine, et j'étais la dupe la plus pincée que vous puissiez imaginer.

J'avais supporté pendant trois années les mensonges de cette fille, ses caprices, sa mère sinistre comme une tireuse de cartes, tout, et j'avais deviné les pires choses, et ma lâcheté me dégoûtait et j'étais sans force.

Elle avait voulu voyager, et j'avais accepté, heureux de n'avoir plus à redouter Paris, ses amies, ses sorties et ses caprices.

Dès la gare, cependant, elle se montra insupportable, me ridiculisa dans le wagon, bouda et refusa de dîner. Je passai la nuit à fumer dans le couloir.

Vers le petit jour, j'allai chercher ma valise

pour faire un brin de toilette. Le compartiment fermé avait l'odeur des chambres sans air. Elle dormait, un peu de salive au coin des lèvres; je la regardai... C'était cela, ce n'était donc que cela qui me tourmentait?

Je sortis et j'allais ouvrir mon sac, lorsque le train s'arrêta.

On annonçait cinq minutes d'arrêt et je me mis à la portière.

Près de la voie, j'aperçus un chalet dont la croisée était encadrée de liserons. Une jeune fille se coiffait devant la glace; elle tourna la tête, me vit et sourit.

Je ne sais pas ce qui me traversa l'esprit. Je me vis là, fixé, calme, heureux.

Je pris ma valise, et sans un regard vers le compartiment où dormait l'ennemie, je descendis.

Le train repartit, et je demeurai seul dans le silence matinal de ce village inconnu, étonné d'avoir osé cela.

Ce ne fut qu'après quelques instants que je pus lire le nom de la station au milieu des feuillages



On m'indiqua une auberge et, après m'être débarbouillé, je sortis dans les champs.

J'étais libre, guéri, et je pensais à peine à la tête de ma maîtresse s'éveillant de mauvaise humeur dans l'express.

Elle avait assez d'argent pour rejoindre madame sa mère et le diable, si elle voulait. Je respirais plus fort; jamais l'odeur des bois ne m'avait semblé si pure, jamais je n'avais vu l'horizon aussi large. De grands souffles balsamiques ventilaient la campagne, et m'en aller seul dans le sentier mouillé me paraissait une incomparable volupté. Il y avait une virginité dans ce matin.

À l'auberge, je prévins que je resterais probablement quelque temps et il est inutile de vous dire comment je connus Eva Lilairé, car M^{me} de Sarcellys est la jeune fille du chalet.

Elle avait vingt ans, moi j'en avais trente, et son père était le médecin du bourg.

La noce se fit en novembre, et, depuis, ayant acheté cette maison dans ce parc, nous vivons ici.

Cela vous semble friser le roman? Songez que je n'avais aucun parent, que ma maîtresse avait éloigné mes deux ou trois amis, que j'étais libre comme un homme dans une île.

Voilà l'histoire. Elle est simple et extraordinaire. Allons-nous coucher, à présent.

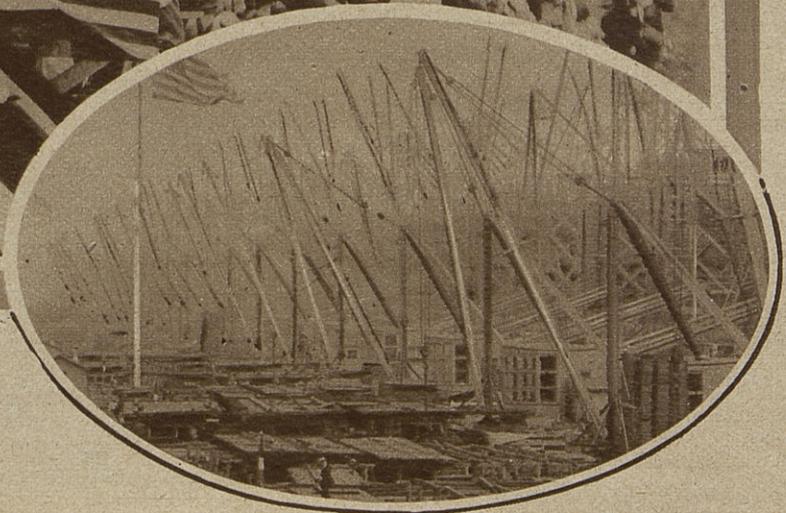
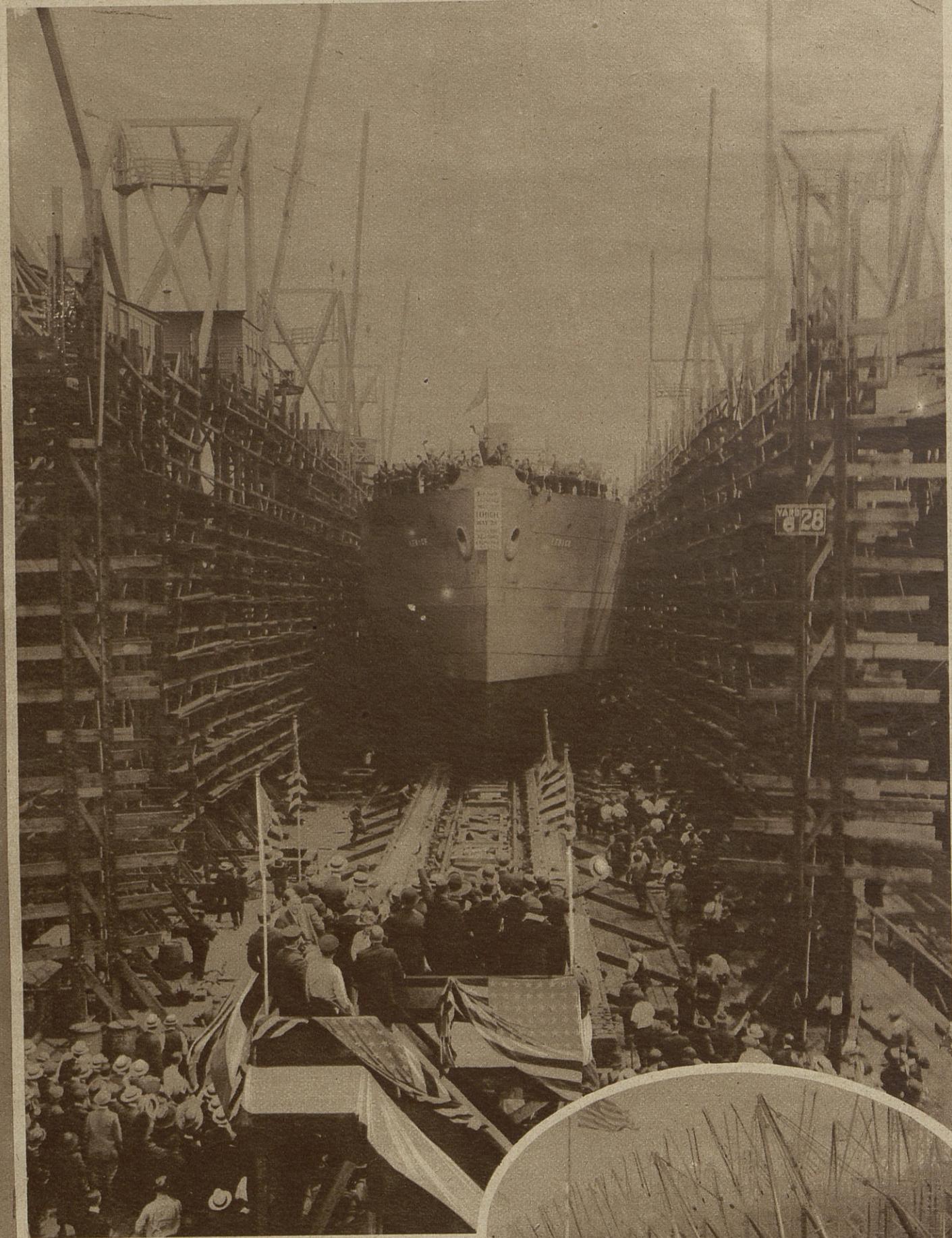
Nous fîmes quelques pas dans le jardin silencieux et nous rentrâmes, suivis par la lune qui flottait au-dessus des arbres comme un ballon d'argent dont nous aurions tenu l'invisible fil...

(Inédit.)

LÉO LARGUIER.

J'ai vu.

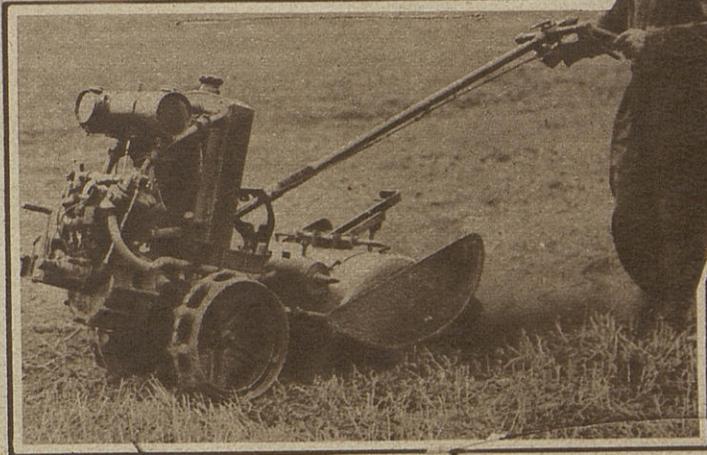
...ET PENDANT QUE NOTRE MARINE MARCHANDE AGONISE,
L'AMÉRIQUE LANCE UN NOUVEAU BATEAU TOUS LES TROIS JOURS



Le document ci-contre a été pris lors de la mise à l'eau d'un nouveau bâtiment de commerce, le *Lengigh*, sur les chantiers de « Hug-Island » les plus importants de l'Amérique du Nord. Dans une période qui n'a pas dépassé trois mois, trente-quatre bâtiments nouveaux sont sortis de ces gigantesques arsenaux de la flotte de commerce. Ils détiennent avec le record de la vitesse de construction celui de la rapidité dans la mise à l'eau. Une inscription anglaise qu'on lit en effet sur la quille du bateau marque qu'une équipe d'ouvriers a réussi à lancer cinq navires dans l'espace de quarante-huit minutes.

J'ai vu.

A SEMAINE DE MOTOCULTURE DE SENLIS



DISONS tout de suite que les agriculteurs de toutes les régions de France s'y étaient donné rendez-vous, et que de très importantes affaires y ont été traitées.

Les machines, surtout les tracteurs, ont fait merveille. Les tracteurs sont les rois de la motoculture. C'est qu'ils possèdent, l'avantage d'être automoteurs et de pouvoir se déplacer facilement, d'être conduits, en somme, à peu près comme un attelage.

Nous allons examiner très rapidement quelques-uns des appareils présentés : les treuils d'abord.

On sait que les treuils sont destinés à tirer une charrue à l'aide d'un câble. Généralement, on installe un treuil à chaque bout du champ et le câble, s'enroulant sur un tambour, tire la charrue. Il y a des treuils à vapeur, des treuils actionnés par des moteurs à explosions, etc.

On peut dire que la Semaine de Senlis a été la semaine des tracteurs. Beaucoup des appareils présentés étaient déjà connus et même en service, avant la guerre, mais il en est venu de nouveaux de France, d'Amérique, d'Italie. L'embarras du choix est extrême et les agriculteurs vont de l'un à l'autre, discutant avantages et inconvénients. Certains préfèrent le gros tracteur, qui permet des labours profonds, qui sera plus actif dans les terres argileuses ; d'autres, dont les terres sont légères, préconisent l'emploi de deux tracteurs, afin de n'être pas laissés en panne par un accident. En règle générale, il est préférable d'acquérir un tracteur d'une puissance supérieure à celle dont on a besoin normalement : en ménageant le tracteur auquel on ne demandera qu'un effort inférieur à celui qu'il peut donner, on fait une éco-



UN GROS TRACTEUR A CHENILLE.

nomme de matériel, car il s'use moins vite et on peut le soumettre sans danger à un coup de collier qui lui demandera sa pleine puissance.

Une tendance intéressante est à signaler : la construction des *motocharrues*, c'est-à-dire des charrues

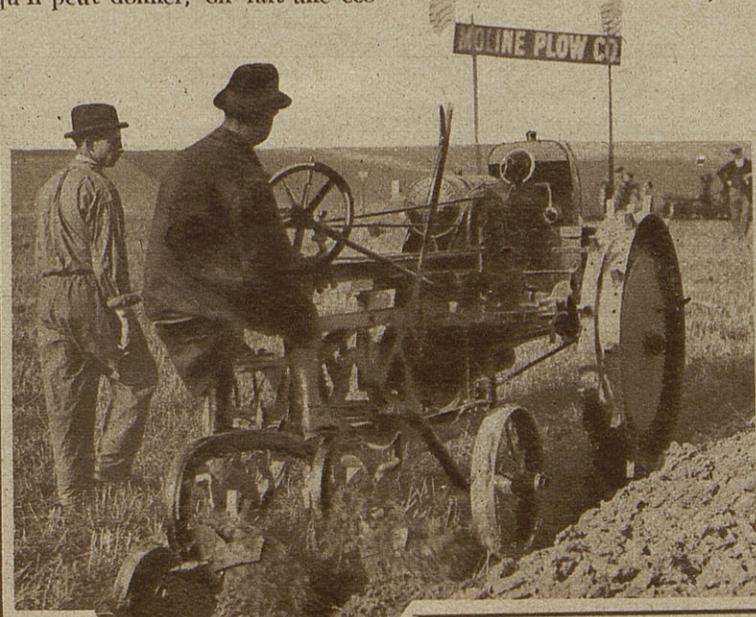
automobiles, dans lesquelles le tracteur et la charrue sont réunis en une seule masse. Certain *motocharrue* est un des appareils les plus intéressants du concours. Nous l'avons vu évoluer avec une aisance remarquable et labourant à une belle vitesse. Elle travaille pour ainsi dire sans fourrière, atteignant en pleine vitesse les limites extrêmes du champ, s'arrêtant net et reprenant le sillon voisin, sans perte de temps. Elle a impressionné les visiteurs.

Dans la même catégorie peut être classé le *motoculteur*, qui n'est pas un appareil nouveau, mais qui pose un principe de labourage tout à fait différent du labourage par la charrue. La machine motrice, de 35 chevaux, actionne un arbre horizontal porteur de pioches d'acier qui, en tournant, brisent le sol et le rejettent à l'arrière. C'est un labour ameublissant par excellence. Il peut atteindre la vitesse de 5 km. 400 à l'heure et travailler 1^m,50 de largeur à chaque passage. Il en existe un petit modèle propre à la culture de la vigne et à la petite culture en général, dont nous avons déjà parlé dans *J'ai vu...*

Nous avons regretté de ne pas voir fonctionner de charrues à disques, très curieux appareils qui retournent la terre comme les charrues ordinaires, mais dont le versoir est remplacé par un disque qui coupe le sol en tournant.

D'après l'affluence des visiteurs, on a pu juger de l'intérêt que les agriculteurs français commencent à porter au travail mécanique de la terre. Ils savent, mieux que quiconque, que le prix de revient d'un appareil n'entre en ligne de compte que pour une faible proportion dans une exploitation, si cet appareil leur permet de pratiquer le façonnage et l'entretien de la terre, au moment favorable.

LUCIEN FOURNIER.



ESSAIS DE MOTOCULTURE.

GROS TRACTEUR AU TRAVAIL.



A LA CONSÉCRATION SOLENNELLE DE LA BASILIQUE DE MONTMARTRE : LA PROCESSION DES RELIQUES

On sait avec quel éclat la basilique du Sacré-Cœur qui domine Paris de sa masse byzantine, a reçu l'onction suprême qui la consacre au culte catholique. En présence du légat du pape et de la pourpre de cent dix cardinaux, archevêques et évêques. Une des minutes

les plus émouvantes de la consécration fut celle que fixe le document placé à droite en haut de notre page : le cardinal Amette heurtant par trois fois de sa crosse dorée — selon le rituel — les grandes portes de bronze hermétiquement closes, et qui, sous l'effort de

ses diacres, cédèrent avec lenteur. Après qu'un prêtre debout près du trône du légat du pape, le cardinal Vico, eut lu le bref pontifical consacrant "l'église du Vœu National", le père Janvier, dans son froc de laine blanche à la capeline noire de dominicain, prit la

parole, et refit avec une éloquence admirable l'histoire légendaire de la basilique. Une immense foule l'écoutait, qui s'écula du haut de la colline tandis que la nuit venue, le Sacré-Cœur donnait à toute la ville le spectacle incomparable de son embrasement.

La Science

UN NOUVEAU SOMMIER ÉLASTIQUE

Dans un lit, le sommier est la pièce principale ; c'est de lui que dépend le bien-être que l'on désire. Tous sont élastiques, mais cette élasticité ne pourrait-elle être améliorée ? De nombreux inventeurs se sont attelés à ce problème et, jusqu'ici, aucune des solutions nouvelles n'est parvenue à s'imposer.

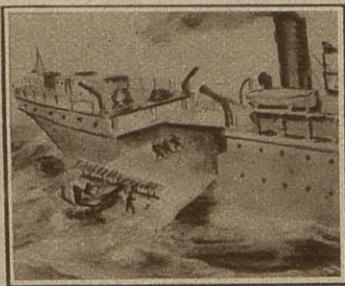
M. A. Raynaud a cherché à mieux adapter le sommier à nos besoins de confort et de propreté. Il a construit un sommier démontable et aussi souple qu'il est permis de le désirer à l'aide d'éléments indépendants. Le sommier n'est plus une masse lourde et encombrante : il est fait de morceaux que l'on déplace comme on veut, que l'on remplace aisément et que l'on transporte sans aucune difficulté.

Chaque élément de sommier est constitué par trois lames de bois disposées longitudinalement. Chaque lame est composée de deux réglettes de bois collées l'une sur l'autre, courbées sur un mandrin. Cette construction leur donne déjà une première élasticité complétée par un ressort à boudin maintenu par deux fils d'acier fixés à chaque extrémité et pourvus de tendeurs. La flèche métallique est réalisée par deux montants en acier solidement fixés sur les lames.

Quand on appuie sur un élément, la lame augmente de longueur et glisse vers le pied du lit, l'extrémité de la tête seule étant fixe. La flèche descend et le ressort se tend, cherchant à ramener la lame de bois dans sa position normale.

Le tendeur est pourvu de deux anneaux qui permettent d'augmenter ou de diminuer à volonté la tension du ressort. De sorte que, dans un même sommier, la tension des ressorts peut être différente. Cette disposition est très avantageuse lorsque les personnes sont de poids différents. On règle les ressorts des éléments en conséquence et la personne la plus lourde n'entraîne plus son compagnon de son côté.

Ce sommier peut être installé sur



Le dispositif de la mise à l'eau des hydravions.

n'importe quel lit ; on le constitue en éléments de trois lames avec, si cela est nécessaire, un élément de deux lames pour obtenir la largeur voulue. Le nettoyage est très facile, puisque le sommier se démonte ; ce n'est pas là une des moindres qualités du nouveau système.

On peut le loger dans une armoire pendant le jour et monter le lit chaque soir. Le lit devient un meuble de salon ou de salle à manger qui rendra alors de grands services aux familles nombreuses qui souffrent de la crise des loyers.

UN HANGAR FLOTTANT POUR LES HYDRAVIONS

C'est un bateau spécialement construit pour permettre aux hydravions de descendre directement sur l'eau d'où ils prendront leur vol. On voit que le flanc du navire comporte une plate-forme normalement relevée. Dès qu'un hydravion doit prendre l'air, on rabat cette plate-forme et l'appareil glisse doucement jusqu'à la mer. Si l'hydravion rentre il se

J'ai vu.



L'essayage du pantalon.

présente devant la plate-forme et on le hisse à bord. Ce système est pratique pour hydravions pourvus de roues comme certains Gothas parce qu'il leur est possible de rentrer et de sortir par leurs propres moyens.

CHEZ LE TAILLEUR D'HABITS EN PAPIER

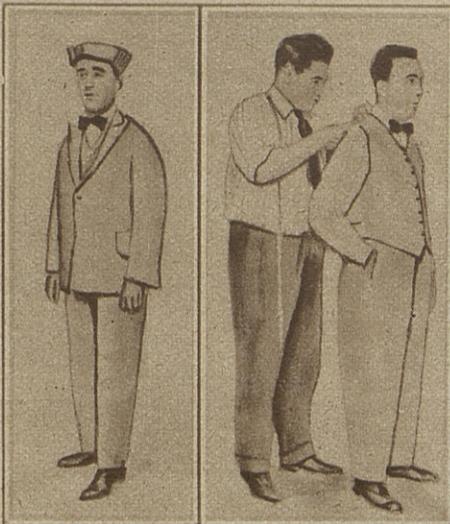
Admirez l'élégance de ce gentleman. Il sort des mains de son tailleur qui lui a bâti un costume en papier. La mode va-t-elle traverser l'Atlantique, venant de Chine et du Japon en passant par l'Amérique ?

Le papier coûte cher, c'est vrai, et les éditeurs se plaignent fortement ; mais les mauvais tissus que l'on nous vend actuellement sont-ils pour rien ?

Il faudrait, pour réussir dans le genre, qu'un tailleur pût trouver du papier très fort ne craignant pas la pluie. Car on ne se voit pas enfermé dans un costume fait avec du papier (de quotidien ! On pourrait faire un papier spécial coûtant par exemple 5 francs le mètre. Il en faudrait 3 ou 4 mètres. Le tailleur pourrait se contenter de 20 ou 30 francs de façon, de sorte que le costume, en papier extra, reviendrait à 40 ou 50 francs.

Ceux que façonne le tailleur américain durent trois jours, à condition qu'il ne pleuve pas, que le client ne s'assoie pas par terre et qu'il ne se promène pas dans les forêts. Ce n'est pas un costume de sport, mais il est élégant et on peut le mettre pour se faire photographier.

Les fabricants de papier pourraient songer aux tailleurs afin de contri-



Le costume en papier complet.

L'essayage du gilet.

L'essayage du veston.

buer utilement à la diminution du prix de la vie.

LE PINCE-TOUIT

Le lavage de la vaisselle ne plaît pas à toutes et les jolies mains ne s'y prêtent pas. On peut se dispenser de plonger les doigts dans l'eau en employant le pince-tout qui permet de saisir les objets : assiettes, verres, cuillers,

etc., de les maintenir dans l'eau chaude pendant qu'on les lave avec le balai à ficelle. On les sort, on les plonge dans une bassine d'eau bouillante et on les met à égoutter sans y porter la main.

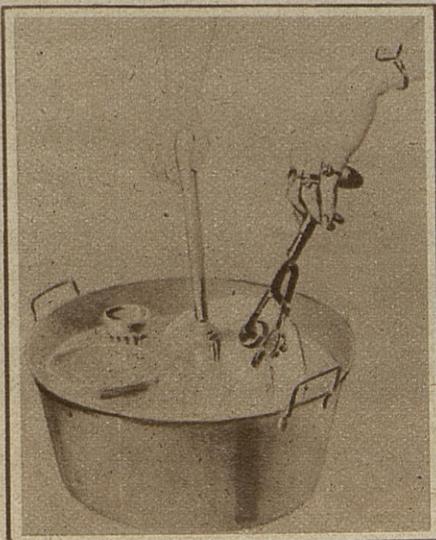
Voilà une excellente invention qui sera bien vue des ménagères.

LA VENTOUSE « FIRELESS »

Fireless est un mot anglais qui veut dire sans feu, il ne faut pas le confondre avec Wireless qui est le nom de la Sans Fil.

La ventouse Fireless est donc un appareil qui permet de poser des ventouses aussi rapidement qu'on le désire sans l'emploi du feu. Elle fonctionne comme une machine pneumatique à faire le vide. On place d'abord le verre à ventouse sur la peau, à l'endroit voulu, puis on le

couvre avec l'appareil que l'on appuie fortement pour empêcher l'air de rentrer ; en même temps on tire sur la poignée supérieure jusqu'à fond de course. Il n'y a plus qu'à retirer l'appareil, la ventouse est posée. On peut ainsi poser très vite un grand nombre de ventouses sans courir aucun risque de brûlure. Enfin, autre avantage appréciable, les ventou-



La manière de se servir du pince-tout.

pittoresque

ses peuvent être posées par n'importe qui sans attendre la venue du spécialiste.

ÉGOUTTOIR CENTRIFUGE

Cet appareil manquait dans tous les ménages ; un ingénieur inventeur a pourvu à la nécessité d'égoutter non seulement les salades mais aussi les légumes après leur cuisson à l'eau. Le récipient se présente sous la forme d'une marmite en tôle pourvue d'un couvercle. À l'intérieur se trouve un panier en fil de fer galvanisé un peu plus petit que l'enveloppe de tôle et monté sur un pivot central. Le couvercle porte un trou dans lequel s'engage l'axe de rotation du panier et cet axe est mis en mouvement à l'aide d'une manivelle portée également par le couvercle.

Lorsque la salade ou les légumes ont été introduits dans le panier, on ferme le couvercle et on tourne la manivelle qui oblige le panier à tourner à une très grande vitesse. La force centrifuge projette l'eau contre le récipient et elle tombe dans le fond. En moins d'une minute il n'en reste plus aucune gouttelette dans la salade.

LE BRUIT DES AÉROPLANES.

Les avions qui volent au-dessus de nos têtes produisent un bourdonnement que l'on entend d'une assez grande distance. Pendant le jour on voit l'appareil s'éloigner et on entend toujours le bruit qui s'affaiblit peu à peu.

Pendant la nuit les avions demeurent invisibles mais le bruit de leurs moteurs et surtout de leurs hélices demeure perceptible. Comment à l'aide de ce ronflement reconnaître la place qu'ils occupent dans le ciel et surtout les suivre dans leurs voyages.

Plusieurs systèmes d'appareils collecteurs de sons furent imaginés pendant la guerre pour se renseigner sur la venue des avions. Nous pouvons aujourd'hui dire comment deux d'entre eux étaient construits.

L'un était formé de quatre grands cônes montés sur un bâti fixe, mais orientables sur ce bâti afin de pouvoir être dirigés vers un point quel-



Cette jeune fille, qui a perdu les mains dans un accident de chemin de fer, est devenue une bonne artiste. Elle peint en tenant le pinceau entre ses dents et a fait un portrait du président Wilson.

conque du ciel. Ces énormes pavillons récoltaient les bruits qui venaient se condenser sur un transmetteur microphonique, assez semblable à celui d'un appareil téléphonique, relié par des fils à un écouteur que l'observateur tenait constamment à l'oreille.

L'autre système est représenté par une sorte de miroir parabolique, analogue à ceux des projecteurs de lumière, qui recueillait les ondes sonores et les réfléchissait sur un microphone placé au foyer du miroir. Deux fils reliaient également ce microphone à l'appareil écouteur. Ce dernier modèle de détecteur de sons était transportable et l'observateur l'orientait facilement en agissant sur une sorte de roue de gouvernail placée sur le côté de l'appareil.

Les Échos de J'ai Vu...

L'ARC DE TRIOMPHE

Ah ! non, nous n'avons pas le sens du symbolisme. Vous savez que pour permettre le passage du cortège triomphal des soldats, le 14 juillet, on retira les lourdes chaînes qui ferment devant l'avenue des Champs-Élysées et l'avenue de la Grande-Armée, le passage de l'Arc de Triomphe. La fête passée, on avait bien remis quelques chaînes de fortune montées sur des fers en V. En attendant, pensions-nous. C'était en attendant d'autres. Des serruriers travaillent en effet à remettre les anciennes chaînes.

Nous l'avait-on assez répété : « Le jour où nous serons vainqueurs, les chaînes de l'Arc de Triomphe tomberont ». Et c'était d'un fort beau symbolisme.

On les a retirées, mais un seul jour. N'aurions-nous été vainqueurs qu'un jour ou plutôt n'aurions-nous osé le crier que ce jour-là ?

C'est vraiment le cas de dire une fois de plus : « Ah ! si c'était les Boches ! »

Tout de même nous avons la victoire trop modeste. Nous avons perdu aussi l'art de savoir frapper l'imagination.

BEETHOVEN ET LE TANGO

Il existe à Passy une salle de concerts qui depuis des mois est à louer : la salle Beethoven. Malgré la crise des loyers, elle ne trouvait pas de locataire. Mais depuis plusieurs jours, un calicot blanc, noir, rouge a remplacé la vieille affiche « à louer ». Il annonce l'ouverture prochaine d'un thé tango. La salle a gardé quand même son nom. C'est d'une profonde mélancolie de voir accoler le nom de l'auteur de la neuvième Symphonie et celui de cette danse argentine. Beethoven hospitalisant le fox-trott, je vous assure que c'est triste. Dans cette même salle où s'écoutaient les œuvres des maîtres, les airs populaires de *Phi-Phi* vont se faire entendre.

Sait-on que l'heureux éditeur de cette opérette cinq fois centenaire, vend par jour 20 000 morceaux de musique tirée de la pièce. Le plus amusant, c'est que les auteurs eux-mêmes, avant la première représentation, doutaient du succès de leur œuvre. Le compositeur, qui est également éditeur, n'avait pas osé s'éditer lui-même. Il doit s'en mordre les doigts.

LE THÉÂTRE AÉRIEN

Le fameux Italien Marinette, l'inventeur du futurisme, fait à nouveau parler de lui. Sa dernière invention n'est pas banale. Nous parlions l'autre jour de l'idée de Gémier de transformer un cirque de Paris en théâtre antique. Mais voilà une chose bien banale pour les futuristes. Eux ils proposent de créer un théâtre aérien. « Ou, cela ? » direz-vous. Dans le ciel, vous répond M. Azasi, aviateur futuriste. Moyennant le vol — je le cite textuellement — il se charge d'exprimer les états d'âme les plus complexes. « Par les rythmes bercés et les cabrements de nos aéroplanes, leurs bizarres zig-zags et leurs hiéroglyphes les plus imprévus, par les cabrioles les plus divertissantes exécutées suivant un dessin voulu, nous manifestons aux foules, du haut du ciel, nos sensations les plus intimes et notre lyrisme personnel d'hommes volants. »

« C'est un art analogue à la danse, déclare-t-il, mais infiniment supérieur par l'ampleur de la scène. » Il est l'auteur d'un drame aérien : « l'aéroplane ivre » et jure que la foule l'a très bien compris.

Autre avantage du théâtre aérien. Il sera le premier théâtre vraiment démocratique, proclame le pros-



LE DÉFILÉ DES AUTOS A LA FÊTE DU TRIOMPHE A WASHINGTON.

pectus. En effet, excepté les tribunes payantes réservées à ceux qui voudront admirer de près les aviateurs et les colorations futuristes des aéroplanes, le spectacle sera offert gratuitement à des millions de spectateurs. Les pauvres auront en fin leur théâtre.

Mais ils s'agit surtout de savoir si le fameux théâtre aérien aura des spectateurs. J'en doute. Les gens n'aiment pas longtemps qu'on se paye leur tête.

LA JUPE NOUVELLE

La démarche des femmes va, paraît-il, se modifier encore avec la forme de leurs jupes.

« Ayant maintenant des hanches plus larges — nous dit le *Daily Mail* — les femmes gagneront en grâce ce qu'elles perdront en aisance. Leur nouvelle démarche sera celle du pélican, affectée, mais gracieuse, circospecte mais élégante et toujours délicieusement féminine. »

Espérons qu'en acquérant la démarche du pélican et ses attitudes « lassées d'un long voyage », elles acquerront aussi son dévouement proverbial et sa tendresse de cœur, pour ne point dire d'entrailles. Mais quand les couturières permettront-elles enfin aux femmes une démarche tout simplement de femmes, quelle que puisse être d'ailleurs la démarche du pélican ?



MISS LILY WARTHON, LA NOUVELLE ÉTOILE AMÉRICAINE.

LES BELLES FAMILLES

La section nantaise de « La plus grande famille », que préside le docteur Guillemet, professeur à l'École de médecine de Nantes et qui a eu 17 enfants, avait ouvert un concours entre les familles du département comptant au moins six fils ou six gendres envoyés aux armées.

Six cents familles ont pu concourir qui ont donné au pays plus de 4 000 soldats dont plus de 600 sont

tombés au champ d'honneur.

Le premier prix a été décerné à une famille qui a eu 10 fils, 2 gendres et 10 petits-fils soldats dont cinq tués, deux disparus et deux prisonniers. Le second fut donné à une famille qui a compté 12 fils soldats ; le troisième à une famille qui en a envoyé 11 au feu !

D'autres concours ayant le même but ont été ouverts dans de nombreuses villes de France.

En ce pays dont la crise de natalité est pourtant si grave, il existe encore de belles familles.

La preuve en est dans les chiffres ci-dessus et aussi dans ce fait que l'Académie française, chargée de distribuer le legs Cognacq, se trouve dès maintenant débordée par le nombre considérable de demandes qui lui parviennent.

LA MAISON TRICOLEURE

Les grands événements ont quelquefois eu leur influence sur l'art architectural. La campagne d'Égypte nous a donné la célèbre maison égyptienne de la place du Caire. Un bon architecte parisien se propose de décorer une maison qu'il doit construire prochainement d'attributs guerriers. Le casque y sera à la place d'honneur et les cariatides seront des poilus.

Mais un excellent homme de propriétaire n'a pas attendu longtemps pour manifester sa joie patriotique. Il a peint sa maison qui borde la ligne de ceinture en tricolore. Le plâtre est blanc, les volets bleus et les fenêtres rouges. Ce n'est peut-être pas du meilleur goût, mais le cœur y est. La vie est chère, les spectacles comiques sont rares. En voilà un au moins dont la vue ne coûte rien.

MARIAGES AUSTRALIENS.

Nous avons eu en France beaucoup de mariages américains et nous savons que beaucoup se sont terminés par des divorces. En Angleterre, ce furent les mariages australiens qui furent à la mode ; beaucoup aussi s'achevèrent de la même façon. Mais, alors que les mariages américains avaient leur dénouement en Amérique, il est intéressant de remarquer que les mariages australiens se rompent souvent avant le départ. Les femmes au dernier moment ne veulent pas partir pour l'Australie. Sur quarante Anglaises qui, l'autre jour, devaient partir pour l'Australie, treize seulement y consentirent.

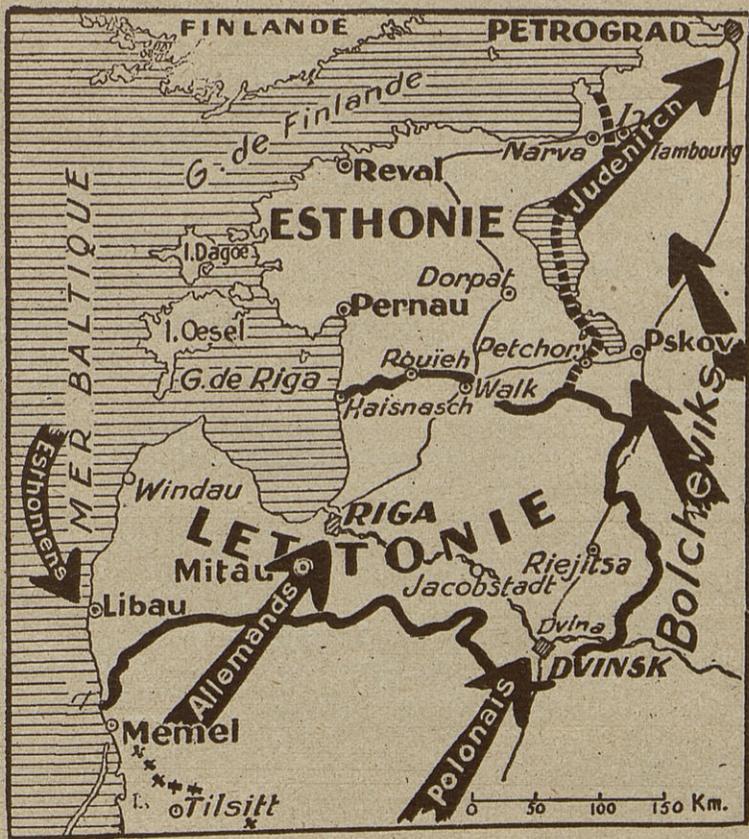
QUI VEUT TROP PROUVER, NE PROUVE RIEN...

Un aviateur, voulant démontrer que l'avion constituait, désormais, un moyen de locomotion plus rapide, et aussi commode, que nos taxis, trop terre-à-terre, ne trouva rien de mieux que de venir déposer une dame dernièrement, sur l'hippodrome de Longchamp.

L'arrivée se passa sans encombre, et, la dame audacieuse foulait bientôt l'herbe de la pelouse de son pied léger. Mais le trop galant aviateur ne put s'envoler. Peut-être la solitude lui pesait... Bref, il roula quelque temps, à travers les sportsmen effarés et vint capoter aux abords du moulin, tel un don Quichotte désemparé.

Par miracle, on n'eut à déplorer aucun accident de personne. Mais la police eut quelque mal à protéger l'aviateur contre une manifestation, rien moins que sympathique, des *pelousards* qui avaient failli être éventrés. Nos aviateurs sont généralement habitués à d'autres ovations...

Tant que notre époque routinière n'aura pas installé des terrains d'atterrissage dans Paris, l'aéroplane considéré comme taxi fera sagement d'éviter de circuler par les rues,



L'IMBROGLIO HALTE. — LA POSITION RESPECTIVE DES ADVERSAIRES A LA DATE DU 13 OCTOBRE.



Deux recordmen dansèrent tango, fox-trott, etc. toute une nuit et tout un jour sans désespérer.

places et autres agglomérations. Et les aviateurs feront mieux de ne pas confondre hippodrome avec aérodrome.

Pour pouvoir prétendre aux deux, il faudrait être Pégase.

AH! LA BARBE!

Nos modernes gavroches qui font un usage si immodéré de cette exclamation familière et peu académique : ah! la barbe, ignorent sans doute qu'elle peut s'enorgueillir d'une illustre origine et d'un âge presque trois fois centenaire.

Elle se rattache pourtant à la mémoire de François de Haclay, archevêque de Rouen, mort en 1653, ennuyeux personnage dont Tallemand des Réaux a dit : « Il n'y eut jamais un pareil galimatias. C'est le plus proluxe prédicateur, harangueur et compositeur de livres qu'on ait jamais vu ».

Ce prélat d'ailleurs brave homme, mais dont la cervelle n'aurait pas rempli une coquille de noix, était orné d'une magnifique barbe, longue et étroite, d'un blond fort doré. Dans l'épithaphe qu'on lui fit de son vivant, on raconte que « prêchant sur un enterrement, il sermonna si longuement qu'il en trépassa de détresse », laissant douter quelle de ces deux choses fut plus longue : « de sa barbe ou de son sermon ».

Or, un jour, ce raseur barbu fit offrir au pape Urbain un livre de lui sur la première page duquel il s'était fait peindre dans toute la splendeur de son système pileux.

Le pontife contempla longuement le portrait de son « fils respectueux et dévoué... » et refusa de passer outre.

— *Bella Barba!* murmurait-il, les yeux mi-clos.

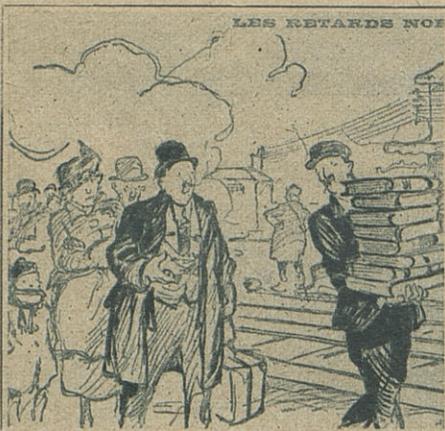
— Mais, Saint-Père, lui demanda un de ses familiers, que pensez-vous de cet ouvrage?

— *Veramente bellissima barba!* répéta le pape.

On n'en put tirer autre chose que ce jugement sommaire, certes plus flatteur pour l'homme que pour l'écrivain, qui s'en montra fort irrité et écrivit, pour se venger, un autre ouvrage, contre la suprématie des successeurs de saint Pierre.

LA MODESTIE DU MARÉCHAL.

Plus prévoyant que les officiers, le maréchal Pétain, lui, s'est com-



LES RETARDS NOUVEAUX

— Vous en faites donc pas. Vous voyez bien que je vous apporte des registres à réclamations!

trois étoiles qui est légendaire dans toute l'armée. Les employés de la « Belle Jardinière » ne s'y laisseront pas prendre. Une rumeur courut dans toute la maison : Pétain est là.

« Que désire Monsieur le Maréchal », dit un vendeur, accourant devant de lui; cependant que d'autres vendeurs, désertant leur rayon, venaient contempler l'illustre client.

Le maréchal Pétain qui déteste les manifestations voulut couper court à celle qui se préparait. Montrant du doigt son képi il dit, de ce ton froid qui fige sur place l'interlocuteur : « Pourquoi m'appelez-vous M. le maréchal? »

Interloqué, le vendeur balbutia des excuses et sans insister se mit en devoir de prendre la commande. Mais notre homme, convaincu qu'il ne s'était pas trompé, comptait bien rattraper son client à la sortie. En arrivant à la caisse près de laquelle un groupe de curieux s'était déjà formé, il lui demanda d'un ton triomphant : « A quel nom faut-il adresser la commande? »

Le maréchal, sans hésiter, répondit : « Au



M. CHARLES BENOIST NOMME MINISTRE DE FRANCE A LA HAYE.

mandé un vêtement civil. Sans se mettre en quête du tailleur des maréchaux il se rendit pour la circonstance à la « Belle Jardinière », accompagné de son officier d'ordonnance, le capitaine Molinier.

Selon sa coutume, le maréchal portait sa tenue horizon sans insigne et le képi bleu à



LA JEUNE FEMME ET L'OURS. C'est Miss S... que l'on voit ici photographiée avec son ami favori.

général Molinier, grand quartier général.

Mais il se dépêcha de sortir, car la figure ahurie que fit son officier d'ordonnance en se voyant promu subitement au grade de général allait lui faire perdre son sérieux.

PLUS ÇA CHANGE ET PLUS C'EST LA MÊME CHOSE

Quand M. Félix Faure se rendit en Russie, ce fut avec stupeur que les seigneurs de la cour entendirent la *Marseillaise* dont les accents, jusque-là, avaient été formellement interdits.

Or, voici que les bolcheviks viennent, à leur tour, d'interdire la *Marseillaise* comme étant un hymne par trop bourgeois. L'*Internationale* est, par contre, autorisée...

En attendant qu'elle aussi soit cataloguée comme réactionnaire.

POUR CEUX QUI VEULENT

SANS doute, l'École supérieure d'aéronautique et de construction mécanique peut, à la rigueur, être considérée comme une école professionnelle. Mais elle est, dans tous les cas d'une catégorie particulièrement élevée, puisque, en dehors de son enseignement pratique, son programme d'études est celui de l'École centrale. C'est dire qu'un ouvrier ne peut être reçu élève rue de Clignancourt.

Pourtant, dans cette École, il existe des cours où de simples mécaniciens pourront venir désormais se perfectionner dans leur métier. Et cela sur les mêmes bancs que des ingénieurs qui sont appelés à devenir l'élite industrielle du pays. Cette innovation sera mise en pratique dès le 17 novembre, à la rentrée de l'École supérieure d'aéronautique et de construction mécanique. Moyennant une somme de cent francs qu'ils verseront eux-mêmes, ou que leurs patrons donneront pour eux, des mécaniciens employés dans des établissements frigorifiques et auxquels des connaissances primaires seront suffisantes pour-



L'ENTRÉE PRINCIPALE DE L'ÉCOLE.

APPRENDRE LEUR MÉTIER

ront suivre les conférences d'un professeur de la Faculté des sciences, sur le matériel frigorifique et les applications du froid, et assister à des travaux pratiques qui les rendront plus capables pour la conduite des machines.

L'enseignement du froid artificiel est d'ailleurs qu'une partie du programme.

Fondée en 1906 et installée en 1909 dans les curieux bâtiments de la Maison du Peuple de Montmartre qu'une philanthrope, M^{me} Hartmann, avait fait bâtir 92, rue de Clignancourt, l'École supérieure d'aéronautique et de construction mécanique, connue aussi sous le nom d'École supérieure de mécanique, dont l'effectif est d'une centaine d'élèves, est une École industrielle supérieure, destinée à former des ingénieurs pour les industries mécaniques en général, et plus spécialement pour les applications des moteurs à explosion (automobile, aéronautique, moteurs industriels et agricoles, etc.) et pour l'industrie frigorifique.

Le but poursuivi est de



LE COMMANDANT HAPPE.

préparer des ingénieurs capables, à leur sortie de l'École, de rendre des services immédiats. Pour cela, on donne aux élèves une forte instruction théorique, mais aussi une éducation pratique complète conforme aux exigences de l'industrie moderne. Les cours théoriques ont lieu le matin, tandis que l'après-midi les élèves travaillent dans les ateliers de montage, d'ajustage, de démontage, de mécanique, etc., où ils ont leurs boîtes d'outils personnels, où ils apprennent à monter et à démonter les moteurs de tous les modèles.

Cet enseignement pratique différencie nettement l'École des autres établissements d'enseignement supérieur où la théorie est seule en honneur, ce qui fait dire des élèves qu'ils ne sont bons à rien pour l'industrie quand ils en sortent. D'autre part, les établissements uniquement professionnels sont souvent trop pratiques et leurs élèves n'ont pas d'idées générales. C'est pour répondre aux deux besoins, que l'École supérieure de mécanique a été créée : acquérir la pratique et en même temps des connaissances théoriques qui permettront de voir haut et grand pour étendre plus tard le domaine de notre industrie nationale.

Voilà ce qu'ont voulu les hommes éminents qui font partie du conseil de perfectionnement de l'École pour ne citer que M. Paul Doumer, qui en est le président, M. Appell, de l'Institut, et le lieutenant-colonel Renard, président de la Commission permanente internationale aéronautique, qui en sont les vice-présidents.

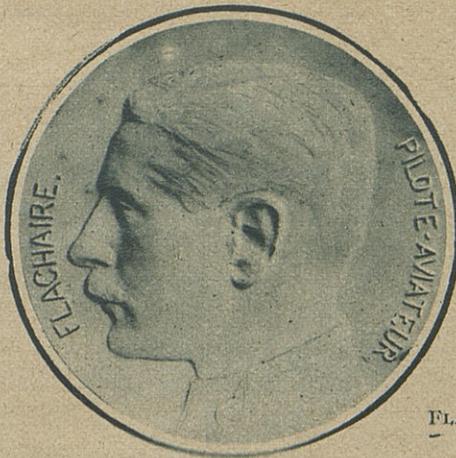
Jusqu'à cette année, l'École se subdivisait en deux divisions appelées première année et deuxième année. A partir de maintenant, seule la première année est commune à tous les élèves. Ceux-ci peuvent choisir pour leur seconde année entre deux sections : la section aéronautique et la section mécanique.

Le recrutement de l'École se fait à la fois par voie de concours et par des affectations spéciales du ministre de la guerre, du ministre de la marine et des gouvernements étrangers.

Les élèves sont reçus en première année après des examens constatant qu'ils possèdent les matières enseignées dans les classes de mathématiques spéciales. Ils apprennent alors toutes les connaissances techniques générales que tout ingénieur doit posséder.

Des candidats peuvent être admis directement à la deuxième année (aéronautique ou mécanique) à la suite d'examens d'entrée constatant qu'ils ont déjà acquis le bagage général qu'on donne en première année, et qu'ils aient dix-huit ans au moins au 1^{er} novembre. Les anciens élèves diplômés de Polytechnique, de Centrale, des Mines de Paris, de Saint-Étienne, des Ponts et Chaussées, du Génie maritime, les officiers de la marine de l'État, les élèves des Arts et Métiers ayant obtenu leur brevet d'ingénieur sont dispensés d'examen et entrent directement en deuxième année et ne font par suite que neuf mois d'études.

Comme l'École supérieure des mines, les Ponts et Chaussées et le Génie maritime, l'École supérieure d'aéronautique et de construction mécanique reçoit



FLACHAIRE.

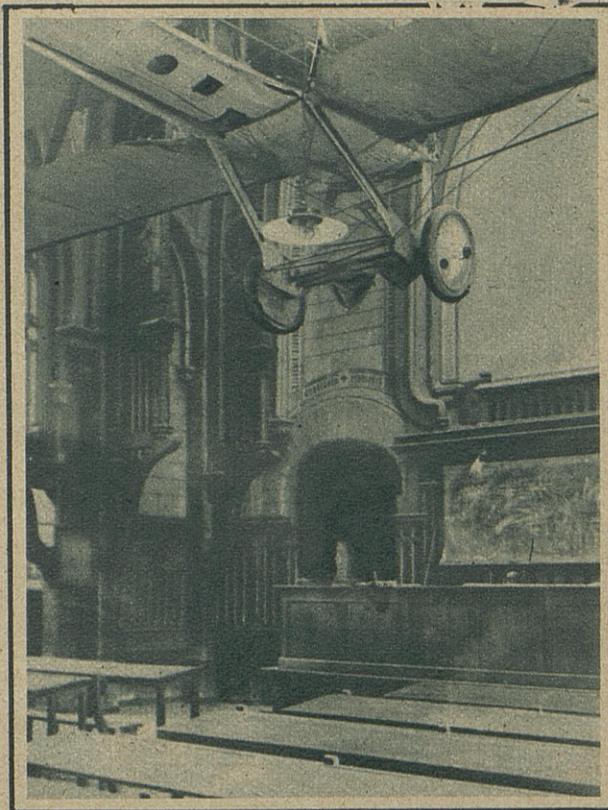
des élèves sortant de l'École polytechnique : vingt sont désignés pour la session qui va commencer. D'autre part les gouvernements étrangers envoient également des officiers et des ingénieurs.

Les élèves civils, en sortant, obtiennent un diplôme d'ingénieur

des constructions aéronautiques et mécaniques, s'ils ont suivi les cours d'aéronautique ou d'ingénieur-mécanicien E. S. M. s'ils ont bifurqué en seconde année dans les cours de l'École supérieure de mécanique. S'ils n'ont pas satisfait aux obligations du service militaire, ils sont affectés de droit, s'ils le demandent, les premiers aux groupes d'aéronautique, les autres dans le génie. Ceux qui ont obtenu le diplôme d'ingénieur frigoriste peuvent être affectés à un frigorifique de l'armée. Les officiers qui ont suivi les cours de deuxième année sont versés à leur sortie dans les services techniques de l'armée.



LE CAPITAINE CAMMERMAN.



LA SALLE DES CONFÉRENCES AVEC LE SPAD SUSPENDU AU PLAFOND POUR LES DÉMONSTRATIONS.

Les principaux cours de l'École sont faits par le colonel Dorand, inspecteur général des services techniques de l'aéronautique, M. Lecornu, membre de l'Institut, professeur à l'École polytechnique et à l'École supérieure des mines, MM. Leroux, professeur à l'École centrale, Mesnager, professeur et directeur des laboratoires à l'École des Ponts et Chaussées, Paul Painlevé de l'Institut, Loubrier, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers et le lieutenant-colonel Renard.

Parmi les élèves qui passèrent rue Clignancourt, il faut citer le chef de bataillon Happe, qui parti comme lieutenant en 1914, commanda le groupe d'aviation de bombardement qui fut la terreur des Allemands, officier de la Légion d'honneur ; titulaire de six citations.

Le commandant Happe fut cité au communiqué. Le lieutenant Flachaire, un des « as » de la chasse, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, sept citations, cité au communiqué, est aussi un ancien de l'École supérieure d'aéronautique, de même que l'aviateur Beaumont (lieutenant de vaisseau Beaumont), le vainqueur de Paris-Rome qui fut de la première promotion 1909-1910. Le capitaine Camerman, aujourd'hui inspecteur du matériel d'aéronautique au G. Q. G., et le commandant Lenoir, directeur des établissements d'aérostation militaire de Chalais-Mendon comptent parmi les anciens de la rue de Clignancourt.

Durant les trois premières années de la guerre, l'École, dont tous les élèves étaient partis pour le front, resta fermée. Sur la demande des services de l'aéronautique et aussi sur celle des industriels, on décida de la réouvrir, pour former des techniciens. Elle reçut alors uniquement des officiers français et alliés : cinquante officiers italiens et quinze américains y firent ainsi un stage d'un an.

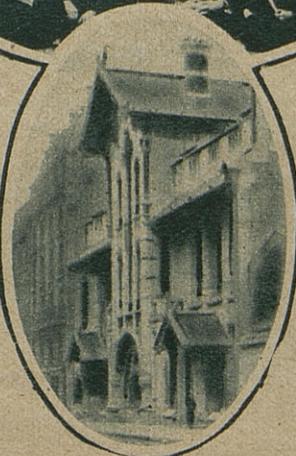
Au tableau d'honneur de cette École qui n'a que dix ans d'existence figurent les noms de vingt-neuf anciens élèves morts au feu.

HENRY COSSIRA.



LA PREMIÈRE PROMOTION SORTIE DE L'ÉCOLE EN 1910.

1. BEAUMONT ;
2. LE CAPITAINE LENOIR.



LA FAÇADE, RUE DE CLIGNANCOURT.

Les Temps Nouveaux

A PROPOS DES FINANCES FRANÇAISES

Le *Financial Times* vient de publier récemment une lettre dont les Français ne sauraient trop méditer les termes. C'est à propos du voyage qu'a fait chez nous M. Strong, président de la Banque de la Réserve fédérale. L'impression qu'a produite sur ce financier ce qu'il a entendu et vu chez nous est absolument navrante, et le résultat immédiat est qu'il ne conseillera pas à ses compatriotes de nous ouvrir les crédits sur lesquels comptaient les importateurs français.

Que nous reproche-t-il? Aux dirigeants, une surprenante incompétence, une légèreté d'esprit qui leur fait méconnaître, au profit de considérations purement électorales, la gravité exceptionnelle de notre situation financière. A notre administration fiscale, une incurie telle que des sommes énormes dues au Trésor français pour les bénéfices exceptionnels de guerre ne sont pas perçues, pas même réclamées par les agents de finances. Aux dirigeants des ouvriers, une imprévoyance scandaleuse, qui leur a fait réclamer la loi de huit heures au moment où il aurait fallu, au contraire, redoubler d'efforts pour reconstituer notre situation économique. Aux ouvriers eux-mêmes, une inclination à prendre les choses sans se fatiguer : temps perdu (sur les huit heures déjà insuffisantes) ; mauvaise production l'après-midi par suite d'un repas trop copieux. Bref, M. Strong aurait renoncé à poursuivre toutes négociations et aurait annoncé son départ.

(Le Journal). — LUCIEN CORNET.



RÉTABLISSONS LA DISCIPLINE SCOLAIRE SI NOUS VOULONS FORMER DES HOMMES

Voici la rentrée des classes.

Sans attendre l'aboutissement des grands projets de réforme de l'enseignement et de refonte des programmes, ne pourrait-on se préoccuper dès maintenant de rétablir la discipline scolaire, qui paraît, un peu partout, bien compromise?

Dans son principe, la discipline n'a rien d'antidémocratique : elle n'est pas le caporalisme ; elle convient aux esprits les plus éclairés et les plus libres ; elle n'est qu'une forme et une condition d'application d'une organisation rationnelle...

Quel mal peut-on voir à ce que les futurs citoyens d'une démocratie moderne soient habitués dès l'enfance à obéir aux règlements, et à respecter ceux qui sont investis d'une légitime autorité?

Or, — dût-on pour cela contrarier l'optimisme officiel, — il ne faut pas avoir peur de proclamer que, sur ce point comme sur plusieurs autres, nous sommes loin d'être en progrès.

(Progrès civique.)



LA REPRÉSENTATION PROFESSIONNELLE

Il faut que dans les assemblées régionales de l'avenir chaque profession soit représentée d'une façon équitable, afin que, quelles que soient les questions qui se posent devant elles, des hommes compétents puissent renseigner leurs collègues, demeurer devant eux les défenseurs directs et autorisés des intérêts de leurs commettants.

N'en doutez pas, la profession représentée, c'est faire que les assemblées soient l'image des habitants du pays et contiennent des représentants de toutes ses forces vives.

C'est faire discuter par des représentants

directs de tous les travailleurs les questions qui intéressent les travailleurs.

C'est un progrès vers une représentation plus sincère et plus réelle des classes laborieuses.

C'est, dans la représentation des intérêts collectifs, substituer au système présent qui engendre, dans les discussions, le vague et l'imprécision, un mode de votation qui se



MONSIEUR RUCK, LE NOUVEL ÉVÊQUE DE STRASBOURG, RÉPOND AU DISCOURS DE BIENVENUE QUE LUI ADRESSE SON CLERGÉ. IL FAUT REMARQUER QUE MONSIEUR RUCK A FAIT TOUTE LA GUERRE COMME AUMONIER DU 20^e CORPS.

pliera mieux aux réalités, puisqu'il mettra ces intérêts aux mains d'élus qui garderont l'empreinte des métiers et professions dont ils sont sortis.

Régions de France. — JEAN HENNESSEY,



LE BOLCHEVISME

En Russie, la civilisation du peuple retarde de trois siècles sur la nôtre. Toute l'évolution économique de ce pays est très arriérée sur celle des pays occidentaux.

Vouloir fonder un Etat socialiste dans ces conditions, sans qu'il y ait de fondements et de préparation, c'est bâtir sur le sable, c'est faire œuvre contraire, en tous points, à la doctrine socialiste comme l'ont conçue ses précurseurs.

Les résultats sont là — hélas ! — pour bien montrer qu'un tel Etat est impossible.

Malgré la situation extraordinaire et spéciale de la Russie, la chute d'un tel régime est inévitable. Il est possible toutefois, qu'il se maintienne quelque temps encore, à cause de la situation morale et de l'ignorance des paysans de là-bas.

Une telle entreprise serait vouée à une courte durée dans une société plus compli-

quée, car celle-là aurait vite fait d'abattre un régime capable seulement de créer la misère pour tous.

(Le Matin.) — BRANTING.



SACHONS ÉLEVER NOS ENFANTS

Il n'y a pas de pire moyen d'éducation que la violence.

Les grands éclats de voix, les aigres gronderies sont inefficaces. L'enfant s'y accoutume et cesse bientôt de les entendre.

Dans les champs, la plupart des charretiers mènent leurs chevaux à grand renfort d'effroyables jurons. Mais, bientôt, ils ne peuvent plus se dépasser eux-mêmes en violence. Et leurs hurlements sont sans action.

Au contraire, le taciturne obtient tout d'un mot qui porte.

Proscrivons aussi la menace du père Fouettard et autres Croquemitaïnes. A quoi bon peupler l'imagination des enfants de fantômes d'épouvante? La réalité leur réserve assez de visions d'effroi sans que nous en ajoutions.

Enfin, n'usons pas de punitions corporelles. La gifle n'est qu'une décharge de la colère. De sang-froid, on la regrette. Elle soulage qui la donne. Elle ne guérit pas qui la reçoit.

N'en usons donc pas, ni du martinet, ni de la fessée, ni de la potée d'eau froide, ni du cabinet noir.

Toute cette puérile torture a les effets de la vraie torture. Elle inspire toutes les suggestions, toutes les lâchetés de la peur.

Je suis persuadé que la plupart des enfants mentent par crainte du châtiement. Le mensonge est le moyen de défense des faibles.

Les Mains propres. — MICHEL CORDAY,



IL FAUT QU'IL FASSE BON VIVRE A L'USINE

L'ouvrier misérable ne peut être qu'un mauvais ouvrier. Luttons donc contre la misère, contre les abus qui la produisent, contre les vices qui l'engendrent ou qui l'entretiennent, d'abord le surmenage, le bas salaire, le taudis et l'alcool. Que l'usine ne soit pas le bâtiment triste, lugubre, la prison sordide, dont le cauchemar hante les rêves du malheureux qui y consume sa vie. Toutes les fois qu'il est possible, que les salles élevées de plafond, avec de larges baies, de grands vitrages donnent l'illusion de travailler en plein air.

GABRIEL SÉAILLES.



LA BOURSE

Le marché reste bien orienté dans son ensemble malgré que des réalisations se soient produites sur les valeurs qui avaient été le plus vivement poussées ces dernières semaines. Nos rentes continuent à faire preuve de fermeté. Les fonds Russes ont bénéficié d'une nouvelle hausse. La rente Italienne est en progrès. Le gouvernement aurait décidé de faire un emprunt forcé afin d'améliorer la situation financière. La Rente Espagnole accuse quelques progrès. Les divers fonds balkaniques ont été calmes.

Le groupe de nos grands établissements de crédit reste l'un des plus favorisés de la cote.

Les actions de nos compagnies de chemins de fer ont montré une certaine hésitation. Au groupe des valeurs de transports en commun, il y a eu peu de variations. Les valeurs de navigation sont toujours activement traitées, les valeurs gazières fermes et celles d'électricité particulièrement recherchées. Le groupe métallurgique a eu un courant d'affaires satisfaisant.

Le marché en banque a conservé dans son ensemble de bonnes dispositions malgré certaines réalisations.

Le marché des mines d'or a été très actif et ferme.

G. LAVAINE.

LES FOURRURES A LA MODE



Chaque
année depuis qu'on
n'importe plus les fourrures
précieuses de Sibérie ou du Ca-
nada, un pelage banal et sans valeur
est mis à la mode et par le fait même
discuté, recherché et coûteux. Cet hiver,
cet honneur, si l'on peut dire, échoue à la
chèvre de Mongolie, dont le poil comme
frisé au petit fer est loin de donner
aux élégantes ce charme soyeux
du skungs, du petit gris ou de
la loutre, pour notre pays,
toutes les fourrures
à la mode.

LA LONGÉVITÉ EST-

Si vous faites appel aux souvenirs de famille de vos amis et connaissances, vous constaterez bien souvent qu'on meurt à peu près au même âge dans une même lignée. Un homme dont le père est mort à cinquante ans ne doit pas s'attendre à dépasser de beaucoup la cinquantaine. Un centenaire compte toujours parmi ses ancêtres plusieurs personnes qui s'éteignirent à un âge très avancé.

Cette question de l'hérédité de la longévité a été étudiée méthodiquement par un des plus illustres savants de notre époque, M. Alexander Graham Bell, l'inventeur du téléphone. Il a même fondé dans ce but un « bureau de records généalogiques », qui recueille les cas authentiques de longévité dans le monde entier.

On sait que, dans les vieilles familles américaines, l'arbre généalogique est fidèlement tenu à jour sur les feuillets de la bible de la famille. M. Bell, dans ses recherches scientifiques, a disséqué un grand nombre de ces documents, dont l'un, celui d'une famille Hyde, est, pour ainsi dire, le « catalogue de vie » de 1.594 personnes, descendants directs de William Hyde, qui mourut nonagénaire en 1681.

Il commença par répartir ces 1.594 personnes en trois groupes, savoir :

1° Celles dont ni le père ni la mère n'ont vécu jusqu'à 80 ans.

2° Celles dont l'un des parents, le père ou la mère, a atteint ou dépassé la 80^e année.



ENCORE CINO GÉNÉRATIONS
Mrs. Mac Murrey est une des rares femmes qui peuvent dire : « Ma fille, va dire à ta fille que la fille de sa fille crie ».

3° Celles dont le père et la mère ont atteint ou dépassé ce même terme.

La proportion des personnes du premier groupe devenues octogénaires a été de 5,3 p. 100 chiffre qui a monté à 9,8 pour le 2^e groupe, et à 20,6 pour le 3^e groupe.

Ces chiffres sont éminemment instructifs. Ils montrent que les personnes qui n'ont pas eu de parents octogénaires ont très peu de chance d'atteindre un âge avancé ; que les chances doublent, si l'un des parents a atteint la 80^e année ; et que ces chances



UNE FEMME QUI A ATTEINT L'ÂGE DE 112 ANS

C'est M^{me} Anne Poudet, de Baltimore. Elle s'est éteinte en 1917. Ce document fut pris un mois environ avant sa mort.

deviennent quadruples, si l'on a pour père et mère des octogénaires.

Ici, nous ferons remarquer en passant que, dans la nature, aussi bien chez les végétaux que chez les animaux, la durée de l'existence est manifestement influencée par l'hérédité.

Par exemple, la limite d'âge est de vingt ans chez le chien et chez le chat. Un cheval, né le même jour qu'un enfant, meurt de vieillesse



Le club des centenaires en Californie.

avant que ce dernier soit devenu homme. Chez certaines espèces d'oiseaux, la limite d'âge sera de dix ou quinze ans, alors qu'elle sera d'un siècle, et même plus, chez d'autres.

ELLE HÉRÉDITAIRE ?

Il n'est donc pas surprenant que la longévité s'hérite chez l'homme, puisque chaque espèce animale est soumise à une limite d'âge. Celle de l'espèce humaine paraît être de cent ans ; mais c'est une limite maximum, que bien peu de personnes atteignent.

Il convient de se méfier des cas de longévité extrême, signalés périodiquement par les journaux, et qui manquent presque toujours d'authenticité. Ne citaient-ils pas récemment une femme de 130 ans ?

Or, d'après M. Bell, qui, nous l'avons noté, a consacré à cette question son esprit de méthode scientifique, l'être humain qui a atteint authentiquement l'âge le plus avancé serait M^{me} Anne Poudet, Française émigrée en Amérique, et qui mourut en 1917, à Baltimore, le jour anniversaire de sa naissance, alors qu'elle achevait sa cent-douzième année, âge prouvé par ses papiers d'état-civil.

On peut se demander à quoi tient la longévité dans une famille. La réponse de M. Alexander Graham Bell est que les personnes qui vivent vieilles sont celles qui jouissent d'une immunité parfaite à l'égard de toutes les maladies mortelles, épidémiques ou non épidémiques.

Il est incontestable que certains individus sont réfractaires, par exemple, à la variole, et que le vaccin ne prend jamais sur eux. D'autre part, on a constaté que les Juifs résistaient mieux aux épidémies que d'autres races.

Une autre observation que M. Alexander



CINQ GÉNÉRATIONS
La trisaïeule a 92 ans ; son arrière-petite-fille va sur ses 7 mois. On remarquera que toutes ces femmes ont les mêmes yeux.

Graham Bell a recueillie au cours de ses recherches est que les familles où l'on vit vieux sont aussi celles où l'on compte le plus grand nombre d'enfants. En d'autres termes, la fécondité est un des apanages des personnes destinées à atteindre un âge avancé.

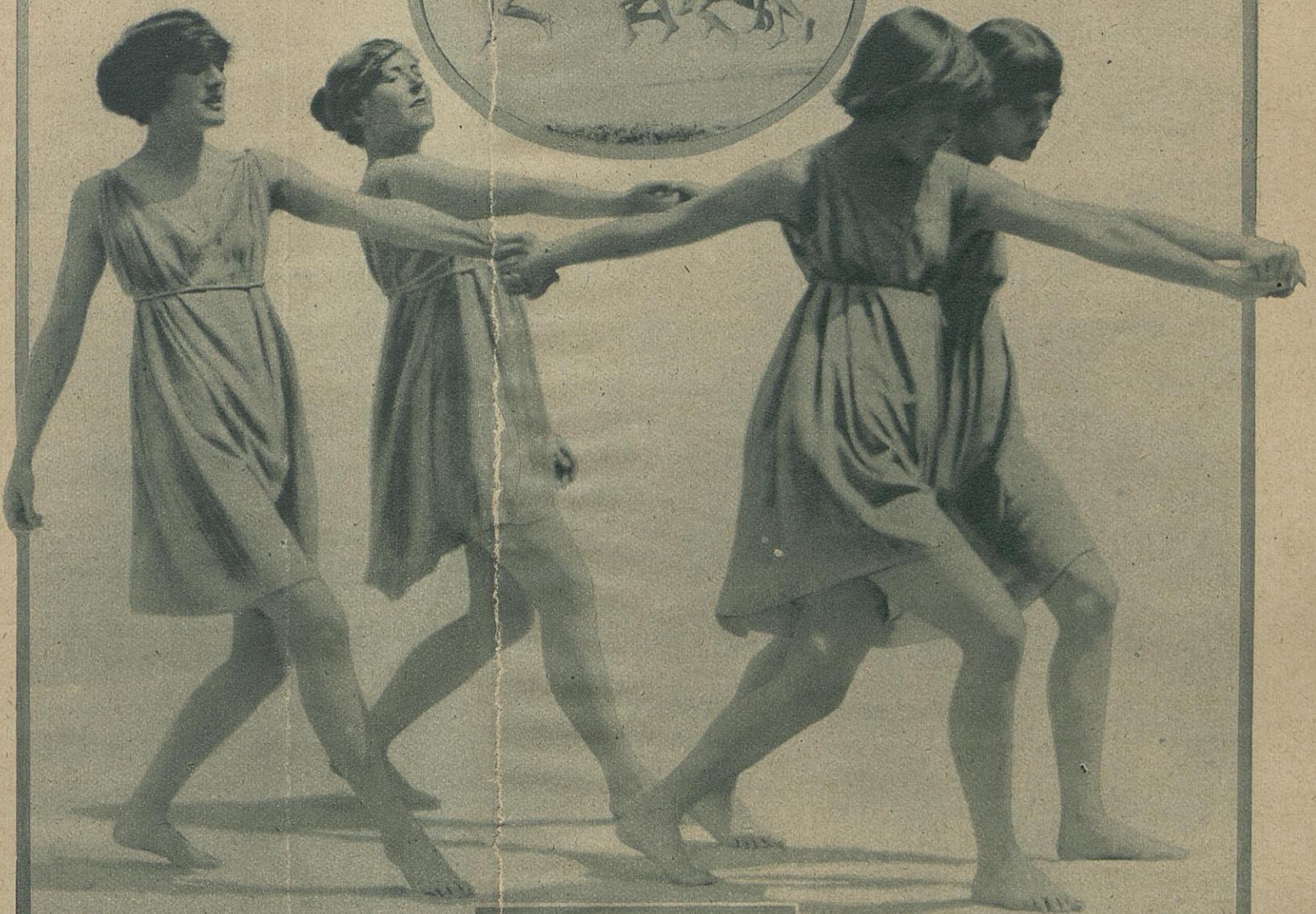
Et c'est bien de ces privilégiés que dépend l'avenir de l'espèce humaine, puisqu'ils transmettent à un plus grand nombre de descendants cette mystérieuse faculté de résistance aux épidémies.

V. F.



UNE BELLE FAMILLE

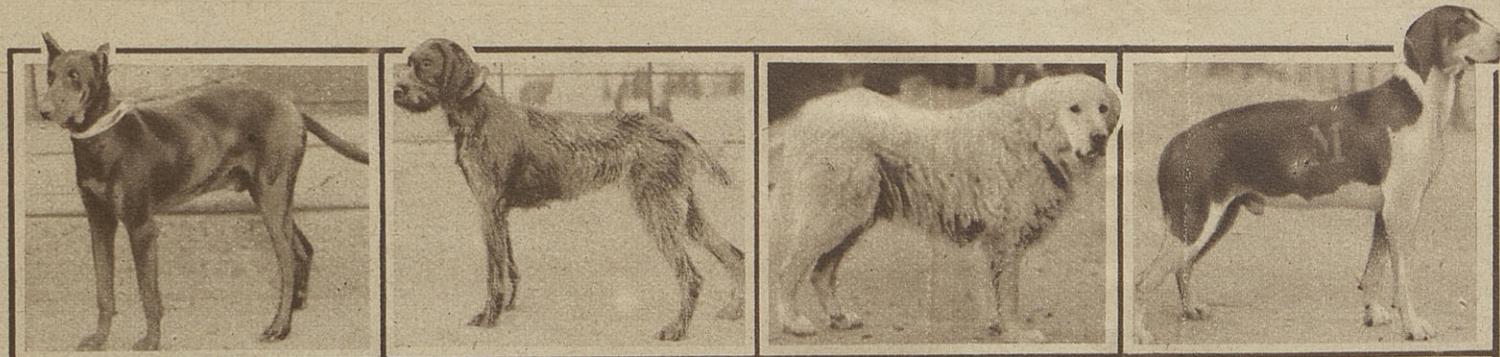
M. et M^{me} Ch. Cazale et leurs 17 enfants. Le mari est lui-même le 14^e fils d'une famille de 19 enfants. Son père mourut à 91 ans, sa femme est la 11^e fille d'un pasteur, qui vit encore, a 82 ans, il est probable que les deux époux et leurs 17 enfants atteindront un âge fort avancé.



Le grand Art des mouvements rythmiques

La gymnastique pour les jeunes filles n'est pas une école d'athlétisme. Rien ne serait plus disgracieux en effet dans un corps féminin que ces muscles saillants et durs et cette robustesse que l'on admire chez nos sportifs en général. Ce que l'on apprécie chez la femme, c'est plutôt la souplesse et la grâce dans les mouvements. Pour l'acquérir, la danserhythmée fait merveille.





**LES LAURÉATS DE LA
45^e EXPOSITION CANINE**

Interrompues par la guerre, les expositions canines qui ont lieu chaque année sur le terrain de l'Orangerie aux Tuileries viennent de reprendre et montrent que notre chenil est toujours digne de son renom mondial. Nous donnons ici quelques portraits des lauréats qui ont obtenu les premiers prix à la distribution des récompenses : Setters griffons, pointers, dogues, bouledogues, levriers, pékinois, chiens bergers, etc., ont excité l'admiration du public

Chronique des Livres nouveaux

LE LIVRE DE GOHA LE SIMPLE, roman par ALBERT ADES et ALBERT JOSIPOVICI, préface d'Octave Mirbeau. — (Calmann-Lévy, édit.)

Voici enfin un livre qui, nettement, se met en marge de la production de ces dernières années. C'est l'histoire d'un simple à belle figure qui sème le malheur devant lui, s'éprend d'une négresse, sa nourrice, et finit par trouver la sagesse dans les bras d'une belle veuve. Et les portes du merveilleux s'ouvrent sur cette fin. Ce livre est puissant et coloré. Les deux auteurs MM. Albert Adès et Albert Josipovici ont réussi un chef-d'œuvre. Ce n'est pas facile même en prenant l'Égypte pour cadre. Tous les personnages vivent sans s'inquiéter du lecteur, ce qui est la vraie façon de faire un livre vivant. Je ne connais qu'un livre aussi prenant écrit sur la vie des harems, c'est *Hassan le Janissaire* de Th. Cahun, l'oncle de Marcel Schwob. Et le livre de Goha le simple ne ressemble pas à *Hassan le Janissaire*. Il ne suffit pas de connaître un pays pour en donner les parfums et les couleurs. La différence entre les races est plus subtile qu'on ne pense. Lisez *Goha le Simple*, vous y trouverez la méchanceté, la sottise et la bonté mêlées dans les proportions à l'usage de nos pays dans les rapports sociaux.

LES DEMI-VEUVES, roman par ANDRÉ FAGE. — Un vol. (*La Renaissance du Livre*.) Lille, occupée par les Allemands et les hommes valides évacués, la petite Mounette, amie du peintre Mareuil, subit les bienfaits de l'occupation allemande. Elle est réquisitionnée pour les travaux des champs. Mareuil, à Paris, s'éprend d'une demoiselle. Le retour de Mounette remet les choses en place ; le peintre rompt avec la Parisienne et reprend Mounette

par devoir. Ce livre, écrit avec sensibilité, contient des pages émouvantes. Il y a même une curieuse fumerie d'opium où Mareuil, pour son bonheur, n'aurait jamais dû mettre les pieds.



Albert ADES et Albert JOSIPOVICI
les auteurs du *Livre de Goha le Simple*.

LE NOMBRE ET L'OPINION PUBLIQUE, par GEORGES DEHERME. — (Bernard Grasset, édit.)

Le livre de M. Georges Deherme est remarquable. Il est de ceux qu'on ne lit pas sans passion. Dans une langue claire, violente quand il est nécessaire, l'auteur fait le procès de notre système de gouvernement. Il apporte

des faits et des précisions philosophiques. C'est un des rares livres de sociologie qui soit écrit sans qu'on puisse en supprimer un mot. Mais il est difficile de discuter ici cet ouvrage auquel les événements que nous vivons semblent apporter des louanges.

L'IDÉE SOUVERAINE, poèmes par RENÉ DE SAINT-GILLIS. — (Figuère, édit.)

De beaux alexandrins, froids comme une armure, une conception un peu hautaine des choses, ce qui est bien fait pour mettre l'auteur en marge de son époque.

LE DIABLE A L'HOTEL ou **LES PLAISIRS IMAGINAIRES**. — (Emile Paul, édit.)

M. Emile Henriot, en découvrant Aix, a découvert un hôtel que son élégante imagination pare d'histoires merveilleuses qu'il faut déchiffrer entre les lignes. Ce livre aimable finement écrit, un peu comme un voyage de d'Assoucy, ne manque pas de perversité. Ici encore il faut lire entre les lignes. Mais que ce livre est plaisant et bien écrit. Il y a une jolie petite anglaise, un cabaliste, diverses créatures et une jolie Vénus callipyge, qui fut vendue par un brocanteur loquace, satyre à ses heures, c'est-à-dire à la manière d'un chèvre-pied.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Sur le trimard, poèmes, par Charles POIRATON (Georges Crès et Cie, éd.) — *La malle au camphre*, par S. DE CALLIAS (Librairie des Lettres.) — *L'affaire Peau-de-Balle* (La machine à galoper), par G. DE LA FOUCHARDIÈRE (Librairie des Lettres.) — *Les Sept parmi les hommes*, par A. T. SERSTEVENS (Albin Michel, éd.)

LA TRAHISON !

... Karl Johnkae, bactériologiste de l'Institut de Francfort, se rend auprès de vous. Par le même paquebot, arrivent cent quatre-vingt-six tonnes de pommes du Canada et quatre-vingt-dix caisses de bananes des Canaries... Les fruits ne doivent pas être manipulés ; ils contiennent un virus très dangereux... Une partie pourrait être offerte à des Institutions charitables pour être distribuée parmi les pauvres... Le choléra éclatera moins de trois semaines après l'arrivée des fruits... — *Mémorandum 26.937-366. (Instructions du Service d'espionnage allemand à Raspoutine)*

Ce document et quantité d'autres non moins sensationnels, tous établissant de manière irréfutable la trahison de Raspoutine, et aussi celle de la Tsarine Alexandra, complice de Berlin dans les assassinats, les tentatives pour répandre en Russie la peste bubonique et le choléra asiatique, les catastrophes organisées sur les chemins de fer et dans les usines de munitions, ont été recueillis par le Service du Contre-Espionnage anglais.

M. William Le Queux les publie tous dans ce livre au succès retentissant :

Raspoutine, le moine scélérat

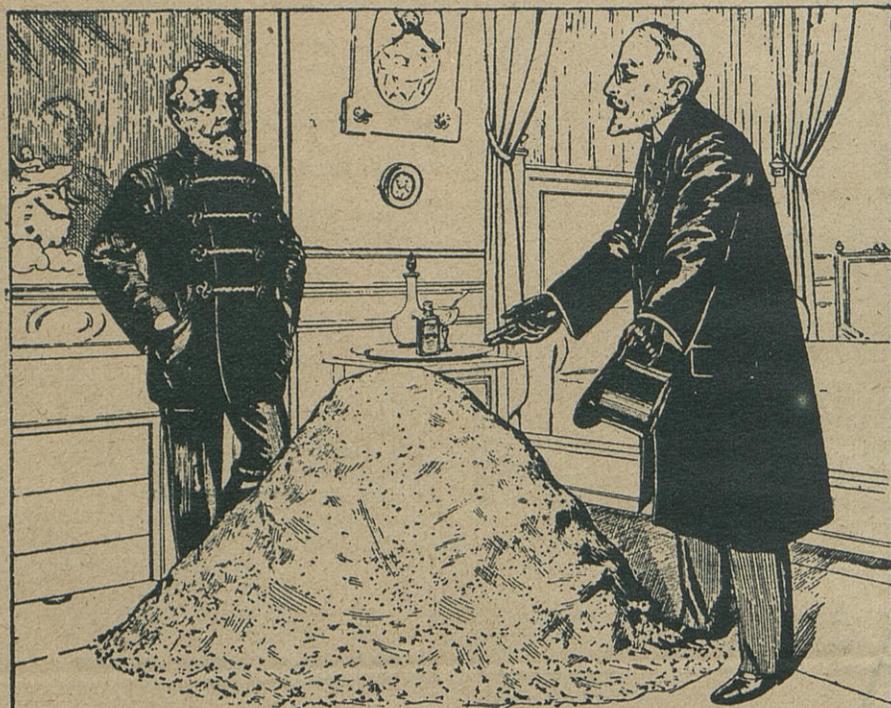
Un vol. in-16, 4 fr. 50 net. Chez tous les libraires et à l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris

J'ai vu.



URODONAL

désensable le Rein



— Voilà, Dr, le sable que j'ai rendu ces dernières années; j'ai presque de quoi bâtir une maison!
— Avec l'Urodonal, vous éliminerez tout votre acide urique au fur et à mesure de sa fabrication, et votre rein n'aura plus le temps d'en former des grains de sable. L'acide urique est un véritable poison dont nous possédons heureusement aujourd'hui le remède.

L'OPINION MEDICALE

« L'Urodonal n'a point son pareil pour préparer une cure thermale, pour en compléter l'action, même pour la remplacer complètement, chaque année, chez les gouteux dans l'impossibilité de s'accorder les bienfaits d'une villégiature annuelle dans les stations en renom. D'ailleurs, une cuillerée à soupe d'Urodonal dans un litre d'eau ordinaire, minérale, eau de table quelconque, donne une boisson excellente, qu'on peut prendre seule ou mélangée avec du vin, de la bière, du cidre surtout. C'est dire qu'on n'a jamais à redouter, de ce côté, la moindre fatigue, le moindre dégoût, la moindre intolérance, même après un usage prolongé et quasi continu. »

Dr MOREL,

Médecin-Major de 1^{re} classe en retraite. Ancien Médecin des hôpitaux de la Marine et des Colonies.

« Mes observations cliniques répétées m'ont toutes fourni la preuve de l'efficacité de l'Urodonal dans la diathèse urique, spécialement dans les cas rebelles, dans lesquels les seules cures physiques et physico-chimiques se montraient insuffisantes. »

Dr EGIDIO MATURI,

Professeur d'Hydrologie Médicale à l'Université Royale de Naples ex-Assistant à la Clinique des maladies des voies digestives et de la nutrition à l'Hôpital Saint-Antoine

Etablissements Chatelain 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 9 fr., les 3 (cure intégrale), franco 26 fr. 50

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

**Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite**

**Il faut faire
ramoner votre
intestin.**

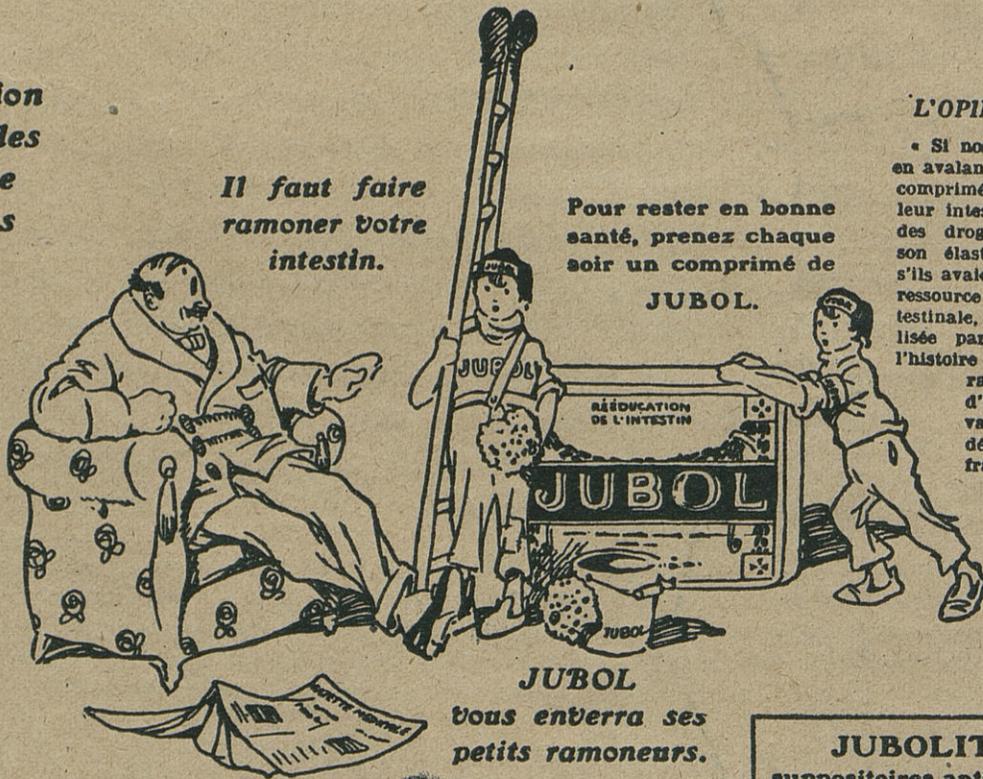
**Pour rester en bonne
santé, prenez chaque
soir un comprimé de
JUBOL.**

L'OPINION MEDICALE :

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin parésité par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale, si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

Dr BRÉMOND,
de la Faculté de médecine de Montpellier

JUBOL
Éponge et nettoie
l'intestin,
Évitel'Appendicite
et l'Entérite,
Empêche l'excès
d'embonpoint,
Régularise l'har
monie des formes.



JUBOL
vous enverra ses
petits ramoneurs.

JUBOLITOIRES

suppositoires antihémorragiques
calmants et décongestionnants.
La boîte 6 fr. ; les 4 boîtes franco : 22 fr.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
La boîte, franco, 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.